



Accompagner en fin de vie

Approches humaine et spirituelle

Table des matières



4 La mort est la fin de vie.
Il est aussi le début
d'une nouvelle existence
infinie.



16 Le gardien de cimetière
lucernois Werner Durrer
a une relation détendue à
la vie et la mort.



28 La médecine palliative tente de
rendre supportables non seulement
les souffrances physiques, mais aussi
les douleurs émotionnelles.

- 4 La mort à vivre comme passage**
La longévité, cadeau divin
- 8 De l'espace et du temps pour se retrouver**
L'hospice Saint-Antoine à Hurden, près de bei Rapperswil
- 10 Cheminer dans une temporalité incertaine, la fin de vie**
Regards de la philosophie et de la science
- 14 Sœur Marlyse Cantin: accompagner la vie**
Entretien avec une sœur d'Ingenbohl
- 16 Werner Durrer: passer sa vie avec les morts ...**
Interview avec un gardien du cimetière de Lucerne
- 18 Pompes funèbres: service sur mesure et vocation**
Expérience de Daniel Bena, un débutant en la matière
- 22 Faire-part de décès – Miroir de la religiosité**
Un travail de maturité nous dit tout sur les faire-part
- 26 Caritas, Curaviva et Croix-Rouge: des cours pour se former**
Des formations proposées pour accompagner la fin de vie
- 28 Parler ouvertement de la mort avec le patient**
Interview avec le Dr Roland Kunz

Missio

- 32 Charisme de la femme au Kenya**
- 35 La mitre papale avait l'odeur des brebis!**

Kaléidoscope

- 38 De la vie communautaire: frère Pierre Hostettler**
- 40 Chios, «havre de paix» pour réfugiés en attente**
- 43 Présence capucine en Suisse: réduite, mais remplie d'espérance**
- 44 Soutenez le couvent des Capucins de Fribourg**
- 45 Impressum | Présentation**
- 46 Lieux franciscains: la Foresta – une oasis de silence**

Editorial

Chères lectrices et chers lecteurs

De qui meurt subitement, nous entendons souvent dire qu'il a fait une belle mort. Quand la Grande Faucheuse passe dans nos vies en emportant avec elle un proche, elle suscite non simplement des émotions fortes, mais encore un questionnement, car elle nous renvoie à nous-même, à notre existence et au sens que nous donnons à la vie.

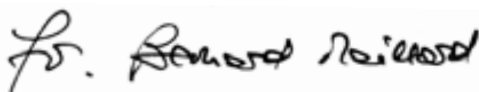
La mort est en général bien vite soustraite à nos yeux. Du décès dans un milieu médicalisé le défunt passe en chambre mortuaire après l'intervention des pompes funèbres. De plus en plus, on passe de l'inhumation à la crémation et les adieux se vivent aussi de plus en plus dans l'intimité. De grands changements en quelques décennies.

Dans ce numéro consacré à l'accompagnement de ceux qui passent la mort, il n'est pas question uniquement de soins palliatifs – combien appréciés – car qui a fait l'expérience de la longue agonie d'un être proche et aimé en réalise tout le réconfort. Accompagner la mort, c'est non seulement se faire proche du mourant, mais aussi de ceux et celles qui sont amenés à vivre ce temps si nécessaire du deuil.

Par le passé, la mort a connu ses rituels et aujourd'hui d'autres en prennent le relais. Les mentalités évoluent, car dans un monde multireligieux diverses sensibilités face à la mort se croisent et on en vient à ne pas toujours percevoir la perception chrétienne de la mort comme celle de passer d'une vie à l'autre ou dans l'autre, avec un petit a ou grand A. Aussi l'article consacré à ce passage mérite toute notre attention car il souligne également la sagesse comme fruit de l'expérience d'une vie comblée d'années.

Nous prions dans nos célébrations pour le repos éternel du défunt. Voici la réflexion du père Joseph Moingt, à ce sujet: «Parler du repos éternel, ce n'est pas spécialement alléchant ni stimulant. Je pense que nous entrerons dans un travail éternel: nous deviendrons cocréateurs avec Dieu, coanimateurs de cet univers. Aura-t-il une fin? Le livre de l'Apocalypse nous promet de nouveaux cieux et une nouvelle terre, d'où la mort, la souffrance, la tristesse, le deuil seront à jamais bannis. Donc longue vie à l'univers dont Dieu fera sa demeure d'éternité.»

Bonne lecture et belle fête de la Toussaint qui nous rassemble, vivants et défunts en profonde communion de vie.

A handwritten signature in black ink, reading 'Fr. Bernard Maillard'.

Frère Bernard Maillard, rédacteur

La mort à vivre comme passage

La longévité, cadeau divin

Les Ecrits du Nouveau Testament reflètent largement ce que les Juifs pensent d'une vie comblée d'années. Il nous est donné dans les Psaumes de lire que l'homme peut atteindre les 70 à 80 ans (Ps 89,10). Un bel âge est un cadeau de Dieu, comme pour Abraham avec ses 175 ans et Moïse avec ses 120 ans.

Dans le Nouveau Testament, le bel âge de la prophétesse Anne, avec ses 84 ans (Lc 2,37), est perçu comme l'expression d'une longue expérience. Toutefois les auteurs bibliques savent bien que longue vie ne représente pas une mesure absolue pour Dieu. (*Pour Dieu mille ans sont comme un jour, voir Ps 89,4.*) Et ils savent aussi ce que représentent la fatigue et le fardeau de l'âge lorsqu'arrivent la maladie et les infirmités. Les défis changent au cours de la vie. «Pour tout ce qui se passe sous le ciel, il y a un temps déterminé» (Qo 3), même un temps pour enfanter et un temps pour mourir (Qo 3,2).

L'âge dans la Bible est souvent mis en relation avec la sagesse. Dire des Sages juifs qu'ils sont aussi des «Anciens» mène à la conclusion que dans ce choix on a tenu compte de leur longue expérience

de la vie. Les Eglises chrétiennes primitives ont repris simplement cette manière de voir. Le fait que l'on ait appelé «anciens» les responsables de la communauté témoignent avant tout de leur sagesse. D'ailleurs il n'y a pas que les années qui comptent, mais c'est bien l'expérience de fortes personnalités qui doit entrer en ligne de compte, voir par exemple Act 14, 23; 15, 2,4,5; 1 Tim 5.17.19; Jac 5,14 et autres. Plus que l'âge, c'est l'exemple de vie qui doit motiver la décision de confier une charge à une personne au sein de la communauté.

La conscience que l'heure de la mort approche peu à peu donne à tout un chacun la possibilité de donner le meilleur de lui-même pour remplir sa mission. Le fait de ne pas savoir l'heure renforce encore cet attachement total à Dieu pour le temps qui reste à vivre. Ce

Dieu perçu comme Créateur au début de toute vie est compris aussi comme Maître de la vie et de la mort.

La mort, fin et commencement

La mort a perdu son caractère de fin absolue à cause de l'amour de Dieu pour l'homme. Cette perception commune traverse toute la Bible et en fait se manifeste de bien des manières parce que tout ce qui tient les hommes en vie renvoie à Dieu et il en va également de la mort. L'homme de la Bible est convaincu que la mort n'est pas une fin absolue en soi. L'homme qui est lié à Dieu meurt en Dieu lui-même. C'est pour cela que les âmes des justes sont dans la main de Dieu (*Sag 3,1*) et que le pauvre Lazare est porté dans le sein d'Abraham (*Lc 16,22*). De même, cette parabole renvoie aux



Résurrection, détail de l'autel de la passion (1480) de Rueland Frueauf l'Ancien, musée historique de la ville de Regensburg.

souffrances de l'enfer pour le riche (Lc 16, 22–23).

On trouve aussi dans la Bible la conviction que Dieu se situe dans sa toute-puissance au-dessus de la mort. Les récits de la Création et du paradis (Gn 1–3) mettent entre parenthèses la question de la mort. L'homme fait à l'image de Dieu fait référence à sa vie sans fin alors que la phrase marquante «Tu es poussière et tu retourneras à la poussière» que Dieu adresse à Adam

après la chute (Gn 3,19) fait quant à elle référence au fait qu'il doit passer par la mort. Même quand le prophète Elisée rend la vie au fils de la veuve de Sarepta par la puissance de Dieu, on en vient à la conviction que ce n'est pas la mort qui a le dernier mot mais bien Dieu.

Dans la Bonne Nouvelle de Jésus, il en va de même. Ce n'est pas pensable que Jésus laisse dans la mort

la fille de Jaïre (Mc 5,21–24, 35–43) et qu'il ne rende à la vie le fils d'une veuve de Naïm (Lc 7,11–17). Justement dans ce second récit, on doit y reconnaître qu'une personne (ici la veuve) est plongée dans une grande misère et que seul Jésus au nom de Dieu peut faire quelque chose face à la mort. Le récit de Lazare (Jn 11,1–45) en donne la dimension théologique en faisant référence à ce qui s'est passé à

Pâques: ce Jésus de Nazareth qui appelle Lazare à sortir de son tombeau est celui qui se manifeste comme le Fils de Dieu.

Pâques comme ultime interprétation de la mort

La réflexion sur les événements de Pâques conduit le Nouveau Testament à une profonde compréhension de la mort; dans la mort et la résurrection de Jésus, l'amour de Dieu pour son peuple (*cf. Jn 3,6–17*) est si grand que sa mort violente sur la Croix n'y change rien. Dans la mort de son propre Fils, Dieu

traduit la plénitude de sa toute-puissance et comble son Fils en croix d'une vie totalement nouvelle. Dit en d'autres mots: rien, pas même la mort, ne peut anéantir l'amour de Dieu. Dans l'Eglise primitive, l'annonce de l'Evangile renforce la conviction que l'agir de Dieu pour son Fils préfigure l'amour de Dieu pour tous. Cela ne signifie pas que la mort n'existe plus pour les hommes car même Jésus ne peut se soustraire à la mort. Cela confirme que l'homme dans la mort ne tombe pas dans le vide ou une fin absolue mais que

dans la mort il peut d'une manière toute nouvelle aller à Dieu.

Pour dire cette nouvelle réalité par-delà la mort, le Nouveau Testament utilise plusieurs images. «Nous serons toujours dans le Seigneur», écrit Paul (*1 Th 4,17*), et il décrit la communion de vie en Dieu comme une toute nouvelle et inimaginable qualité de vie. La pensée d'une communion intense est aussi soulignée dans l'image de la nouvelle Jérusalem où Dieu habitera au milieu des hommes (*Ap. 21, 1–5a*). Tout ce qui est maintenant caché et vécu sous la



forme d'un signe (également sacramentel) de la communion avec Dieu, donc ce qui ne peut qu'être entrevu en un premier temps sera révélé en plénitude dans une vision face à face et donc une reconnaissance mutuelle sans limites (1 Cor 13,9-12).

Tout cela est bien plus que ce que nous pouvons en comprendre maintenant. Pour cette raison il est bon de s'y préparer par la pensée et par l'agir. La vie sur Terre est comme une voie toute tracée pour la vie par delà la mort, qui est alors sans fin. Il est sans doute bon et juste que

Aux frontières de la vie

Parce qu'elle est donnée, la vie se protège et se garde comme un bien précieux et fragile. Menacée souvent, elle peut s'affadir, se vider peu à peu d'elle-même. Vivre, c'est aussi mourir. Combien ont perçu dans leur chair la vie qui s'en va, combien l'ont vu bafouée et méprisée... Le christianisme, parce qu'il conçoit la vie comme un don de Dieu, donne une dimension éternelle à toute existence. Ressuscité, le Christ invite à découvrir ce mystère. La vie, c'est aussi ce qui grandit en nous sous le nom de liberté, de connaissance de soi, de paix intérieure. Et c'est bien à cette vie-là que nous sommes appelés. Comme si notre vie terrestre n'avait que peu de rapport avec celle qui nous attend.

Dans Cahiers Croire: «Vivre un mystérieux cadeau», mars-avril 2014, p. 35

ces deux voies se rejoignent. En quelque sorte, chacune et chacun peut formuler ce que cela représente pour lui aujourd'hui. Tous

peuvent être pleins de reconnaissance pour les années dont ils sont comblés et qui leur donnent de se préparer à un tel passage.

Walter Kirchschräger,

Adaptation: Bernard Maillard



De l'espace et du temps pour se retrouver

Dans les débats sur l'euthanasie, les homes pour personnes âgées prennent une place prépondérante. Ils sont la démonstration concrète qu'en fin de vie des personnes gravement malades peuvent bénéficier d'un lieu familial et spirituel et obtenir une prise en charge globale dans un environnement professionnel – comme à l'hospice Saint-Antoine à Hurden, près de Rapperswil.

Le temps est nuageux et humide à Hurden en ce matin de printemps. Néanmoins, on apprécie une vue magnifique sur le lac de Zurich depuis la cafétéria du rez-de-chaussée, mais aussi depuis les quatre chambres simplement meublées au deuxième étage. L'ambiance y est calme et détendue, également lors de ma conversation avec un père de famille de deux garçons, de 58 ans, qui se trouve en phase terminale d'un cancer du côlon. Je pensais en mon for intérieur que je passerais bien mes derniers jours dans ce havre de paix.

Depuis plus de quatre ans, Jolenda Elsener, des sœurs de Baldegg, dirige le premier service du genre dans le canton de Schwyz. Auparavant, elle avait travaillé pendant dix-huit ans à Mariazell, près de Sursee, accompagnant des jeunes ayant des troubles de la parole ou du comportement. Neuf années en tant que responsable de groupe et autant comme directrice. Par la suite, elle a œuvré au centre de formation des Capucins, à Dulliken, puis elle a dirigé une maison pour personnes âgées à Zurich avant d'être appelée à Hurden. Dès 1999, elle a été responsable du secteur des personnes fortement handi-capées. «Depuis octobre 2011 j'ai la plus belle et la plus mission au monde», dit sœur Jolenda: «Je ne dois convertir per-

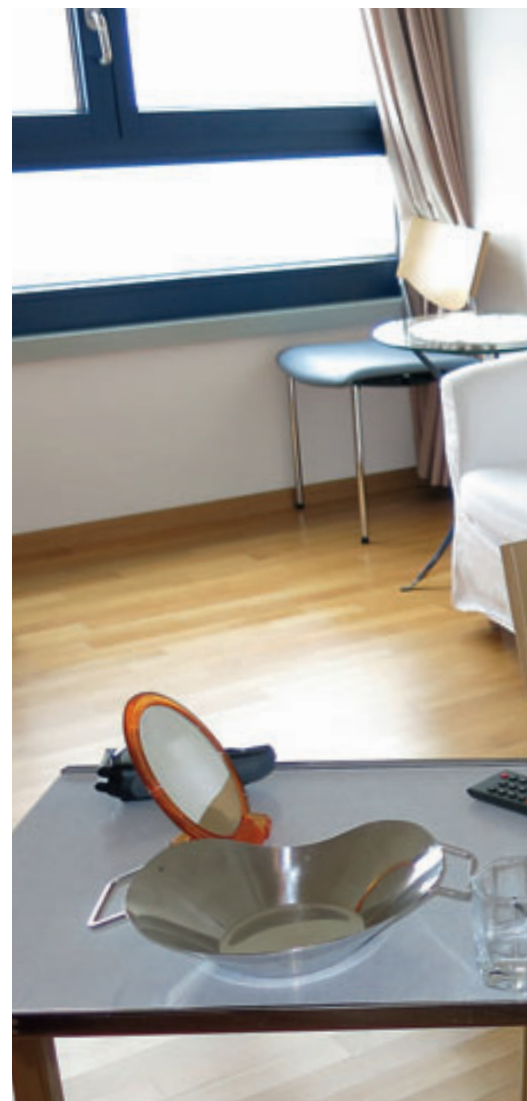
sonne, je ne dois ni prêcher ni faire du prosélytisme. Nos patients n'ont aucune contrainte, ils sont entièrement libres. Nous les accompagnons et nous sommes là pour eux, pour finir leur vie terrestre dans la plus grande sérénité. Et en retour, nous sommes récompensées par les nombreuses et profondes conversations existentielles que nous avons avec eux.»

Sœur Jolenda explique que les hôtes de ce lieu font l'expérience de quitter ce monde en étant déposés «sur nos mains.» «Comme soutenus de nos prières et de notre présence.»

En quatre ans et demi, sœur Jolenda a vu mourir beaucoup de monde à Hurden, 88 femmes et 85 hommes au total. Ils séjournent en moyenne vingt et un jours. Le temps est court mais elle peut raconter une anecdote au sujet de chacun. «Nous ne sommes pas un hôpital ni un EMS. Les personnes dont les soins à domicile ne suffisent plus font appel à nous.» Trois sœurs de Baldegg et quatre infirmières assurent le bien-être des hôtes dans une atmosphère chaleureuse et paisible afin d'offrir une fin de vie dans la dignité. Sœur Jolenda définit cela d'une manière positive et sans pathos – comme l'«horizon du paradis».

De nombreux résidents de Hurden n'ont pas de confession, mais

sont cohérents avec eux-mêmes, comme l'explique sœur Jolenda, qui ajoute que des dialogues profonds et spirituels s'engagent souvent de façon inattendue. Comme



le disait cet homme, «Vous n'êtes pas obligé de me convertir!», mais il passait des heures à parler avec sœur Jolenda de la beauté de la nature avec des mots bien sentis. Ni elle ni lui n'ont à aucun moment prononcé le nom de Dieu. Plus tard, il a raconté à sa femme avec beaucoup de conviction que sœur Jolen-da lui avait dit: «Dieu me connaît».

Mais quelle est la démarche chrétienne de l'hospice Saint-Antoine? «Nous voulons donner à chaque hôte l'espace et le temps nécessaires pour qu'il puisse se retrouver lui-même, lâcher prise et que son âme se dirige vers la lumière.» La mort, comme la naissance, est une expérience existen-

Home Saint-Antoine à Hurden

En 1937 le doyen Josef Anton Messmer a acquis l'hôtel de l'Ange à Hurden sur les rives du lac de Zurich avec l'idée de le transformer en maison de convalescence et de le destiner également aux personnes en situation de lourd handicap. En 1938, les sœurs de Baldegg ont été choisies pour diriger cette institution. En 1985, la résidence délabrée a été démolie et remplacée par le bâtiment actuel, dans lequel vivent des femmes et les hommes sévèrement handicapés de plus de 18 ans. En 2011, les sœurs de Baldegg y ont aménagé quatre chambres au deuxième étage. Cet «hospice» est fortement soutenu par la Fondation Saint-Antoine, Baldegg-Hochdorf, par des bénévoles de l'organisation Triangle ainsi que par des donatrices et donateurs.

<http://www.klosterbaldegg.ch> > St. Antonius Hurden

tielle primordiale, dit sœur Jolenda. De nos jours, les soins palliatifs et l'assistance médicale contribuent à soulager l'inconfort, l'inquiétude et la douleur des personnes en fin de vie: «Cela me rend très triste si

quelqu'un met un terme à cette expérience terrestre à travers le suicide assisté. En tant que chrétienne, je ne peux pas dire que cela est une bonne chose.»

Beat Baumgartner



Photo: Beat Baumgartner

Cheminer dans une temporalité incertaine, la fin de vie

La mort est un thème universel. Elle est depuis toujours abondamment traitée dans l'art, la philosophie, l'histoire, la religion, la science. De l'art de bien mourir à la prise en charge des cadavres aux représentations de l'au-delà, un tel sujet présente une multitude de facettes qu'il serait vain d'évoquer ici tant les variations culturelles sont grandes; tant les pratiques et les conceptions de la mort peuvent changer d'une collectivité à une autre. Evoquer cette diversité permet néanmoins de prendre la mesure du fait que la mort recèle une dimension historique qui se construit: si la mort ne change pas, les attitudes qui l'accompagnent se transforment régulièrement.

Dans les années 1950–1960, un ensemble de transformations majeures a mis à l'épreuve sinon bouleversé les comportements face à la mort et leurs représentations. Beaucoup parmi les commentateurs de cette époque ont associé ces transformations à l'existence d'un déni ou d'un tabou de la mort dans les sociétés occidentales. Ce déni résulterait notamment de la

disparition présumée des rituels et de l'effacement des prises en charge collectives de la mort, par contraste avec d'autres sociétés – en particulier africaines – où la mort aurait une place beaucoup plus vivante si on peut dire.

En fait, l'idée du déni de la mort est concomitante avec divers changements démographiques, économiques, technologiques, mé-

dicaux et sociaux majeurs, affectant en profondeur la temporalité du mourir et les comportements qui l'accompagnent.

Ce qu'il convient de prendre en considération pour comprendre le rapport actuel à la mort tient dès lors moins à la notion de déni ou de tabou qu'à l'émergence d'une période de la vie qui a gagné en consistance et a commencé à être





définie pour elle-même dès le milieu du vingtième siècle: la fin de vie. Les individus prennent progressivement acte d'une temporalité spécifique qui est conditionnée par plusieurs facteurs: les progrès de la médecine permettent une meilleure prise en charge des maladies. Le paternalisme médical perd en influence au profit de l'autonomie des patients.

Dans cette perspective, la prise de décision et l'anticipation deviennent déterminantes. Les avis médicaux et les traitements qui en résultent se négocient dans une temporalité nouvelle, qui ne correspond plus à la seule agonie ni à l'imminence de la mort. Il en résulte souvent auprès des patients et des proches qui les soutiennent une impression de mourir soit trop tôt, soit trop tard. Cela s'explique par la tension qui se fait ressentir

entre certitude et incertitude dans l'approche de la mort. Cette tension caractérise ce temps de la fin de vie qui s'allonge et se chronicise parfois; de cette temporalité qui se vit avec plus ou moins d'intensité, en fonction des options thérapeutiques qui se présentent à la personne malade et à ses proches.

Plusieurs facteurs ont contribué à faire émerger cette nouvelle

» **Plusieurs facteurs ont contribué à faire émerger cette nouvelle temporalité.**

temporalité. L'un est relatif aux nouvelles frontières de la mort. Depuis les années 1960, une nouvelle définition de la mort a en effet été proposée et légalisée dans la plupart des pays. Il s'agit de la mort encéphalique ou mort cérébrale qui est fondée sur la perte complète et irréversible de l'activité

cérébrale. Cette nouvelle définition est étroitement liée aux techniques de réanimation et à la médecine des greffes; elle soulève des enjeux complexes, techniques et juridiques qui inscrivent la mort, sa conception et sa réalité dans un intervalle d'incertitude qui peut durer. Lorsque le temps du mourir s'allonge, il fait naître des espoirs inconsidérés ou la crainte de l'acharnement thérapeutique car la mort devient partiellement contrôlable et maîtrisable d'un point de vue technique.

Dans le même temps, les diagnostics médicaux et les traitements proposés se perfectionnent, rendant plus difficile une identification précise de ce à quoi correspond la fin de vie. Des mouvements associatifs et citoyens sont apparus dans les années 1960 pour préserver le droit des patients: faut-il ou non réanimer? Quand devrait-on débrancher les machines? Face à ces questions complexes, il importe de faire remarquer que deux



mouvements opposés se sont *grosso modo* développés à partir d'un même point de départ: préserver la dignité des patients. D'un côté celui qui soutient le libre choix individuel face à la mort et à la pos-

» Avec l'allongement de l'espérance de vie en bonne santé, un plus grand nombre de générations se côtoient.

sibilité de recourir à une assistance au suicide; d'un autre côté celui qui vise à soulager la douleur sans hâter la mort, les soins palliatifs.

Avec l'allongement de l'espérance de vie en bonne santé, un plus grand nombre de générations se côtoient.

Le profil des défunts change

Un deuxième facteur ayant contribué et contribuant encore à changer le rapport au mourir est lié à la démographie. Le profil des défunts change. Les sociétés contemporaines ont connu une chute spectaculaire de la mortalité infantile; elles font par ailleurs face à un vieillissement considérable de la population. Une forte augmentation du nombre des défunts, sur-

tout très âgés, est en effet prévue. Quelque 60 000 décès sont actuellement recensés en Suisse par année, contre 90 000 attendus en 2050. La fin de vie en devient par conséquent une question de santé publique. Les réponses doivent prendre en compte de nouvelles réalités sociales. Avec l'allongement de l'espérance de vie en bonne santé, un plus grand nombre de générations se côtoient; parfois, les premiers deuils de personnes très proches surviennent seulement à l'âge adulte. Le nombre de deuils s'élève au sein de la famille ascendante et descendante, alors que les structures familiales connaissent d'importantes modifications avec des taux élevés de divorces et des recompositions familiales.

Un troisième facteur concerne les lieux de décès et la professionnalisation de la prise en charge non seulement de la fin de vie, mais aussi du cadavre, voire du deuil. Les lieux de décès ont connu une véritable mutation, du domicile aux structures hospitalières: seule une petite minorité des décès survient à domicile de nos jours. Tous les secteurs de prise en charge du mourir, de la mort

et du deuil se sont désormais professionnalisés, institutionnalisés, voire médicalisés.

Questions existentielles

Face à cette nouvelle réalité du mourir dans nos sociétés contemporaines, quelle place revient finalement aux questions existentielles? A la dimension spirituelle? Et comment cheminer individuellement dans cette temporalité qui s'étire et dans laquelle interviennent de nombreux professionnels et bénévoles? S'il n'y a pas de réponses toutes faites à ces interrogations, il paraît clair que l'émergence et l'établissement de cette temporalité de la fin de vie obligent à penser sous un nouveau jour les modalités d'accompagnement et de présence auprès des malades.

Personnellement et en tant que chercheur actif depuis bientôt vingt ans sur ces questions, il me semble vain de chercher à prédire quelle sera mon attitude en situation de fin de vie. Je sais toutefois que les manières de mourir restent inégales et soumises à de fortes contraintes sociales, économiques et démographiques: ces inégalités et ces contraintes méritent d'être analysées et interprétées. Mais cela ne préserve en rien des craintes, espoirs, doutes, émotions et effarements qui viendront marquer, jusqu'au bout, mon existence. Quelles que soient les circonstances, je crois important de pouvoir bénéficier de cette présence paradoxale des autres – tant les proches que les professionnels, chacun à leur manière – pour vivre cette temporalité. A mes yeux, c'est ce qui permettrait de placer au cœur même de la fin de vie une forme de spiritualité ou, du moins, de créer les conditions de son émergence.



© lindaphoto.ch

Marc-Antoine Berthod est professeur à la Haute Ecole de travail social et de la santé EESP à Lausanne. Il mène des travaux de recherche sur l'accompagnement en fin de vie et le deuil, en particulier dans le monde du travail et des entreprises. Il est membre de la commission de rédaction de la revue suisse d'ethnologie et président de la Société d'études thanatologiques de Suisse romande.

Marc-Antoine Berthod





Photo: Nadine Crausaz

Sœur Marlyse Cantin: accompagner la vie

La Maison provinciale des sœurs d'Ingenbohl, dans le quartier du Schönberg à Fribourg, le lieu de vie de sœur Marlyse Cantin, est en pleine effervescence. Les travaux de construction et de rénovation touchent à leur fin. La partie neuve abrite un EMS ISRF (Institution de santé pour religieuses et religieux à Fribourg) voué à l'accueil des sœurs malades et âgées de congrégations différentes.

Sœur Marlyse est encore très active: «J'ai pris ma retraite professionnelle dans le cadre de l'association Jusqu'à la mort, accompagner la vie en 2007. Il est sain et sage de savoir partir. Mais je visite, entre autres, tous les lundis, des patients aux soins palliatifs à la villa Saint-François à Fribourg». Elle a consacré sa vie aux autres, non seulement par sa vocation religieuse, mais également comme infirmière. Depuis petite, à la suite du décès de sa maman, elle a en effet ressenti le besoin de prendre soin des proches, puis d'autres personnes sur leur chemin de vie. Dès 1987, elle s'est investie dans un service d'accompagnement des personnes en fin de vie.

En 20 ans, vous avez formé des centaines de personnes.

J'étais infirmière à domicile et j'ai constaté, bien souvent, qu'il manquait un maillon à la chaîne dans les situations de fin de vie. Il y avait la famille, le médecin, les soignants, l'aide familiale, l'entourage. Mais l'entraide avec des bénévoles pour l'accompagnement en fin de vie n'existait pas encore. Je me suis perfectionnée à cela avant d'en former d'autres, car on ne peut pas improviser. Il est important en effet d'apprendre comment ETRE et pas comment FAIRE auprès de la per-

sonne que l'on accompagne. Elle attend une présence chaleureuse et une oreille attentive. Il faut être très respectueux pour permettre à la personne de suivre son propre chemin. On ne vient pas vers elle pour lui dire comment mourir, mais simplement avoir une grande ouverture et une grande disponibilité pour accueillir ce que la personne vit ici et maintenant. Dans ces moments-là, il n'y a jamais de recettes, ni de mots justes, ni de discours en réserve. C'est moi et moi seule, par mon attitude, qui doit devenir cette parole qu'elle guette et qu'elle attend.

L'acte central de tout accompagnement, c'est l'ECOUTE pour entendre l'autre. Entendre sa demande, son appel, ce qui souffre en elle, qui cherche à être et ne peut s'exprimer encore.

Quelles sont les qualités requises pour devenir bénévole?

Il faut de la disponibilité, de l'écoute, de la tolérance, du non-jugement, de l'amour et du don de soi, de l'authenticité, du respect, de la discrétion. Il faut savoir comprendre sans forcément parler, respecter les silences qui parfois en disent long.

Suite de l'article page 42

Sœur Marlyse Cantin est née en 1944 à Estavayer-le-Lac. Sa maman décéda à la suite d'une longue maladie quand elle n'avait que 15 ans. Elle dut alors s'occuper de ses frères et sœurs. Elle a suivi l'école d'infirmières et a exercé dans divers endroits avant de rejoindre le service à domicile en Gruyère. Elle a obtenu un diplôme universitaire sur le deuil et a créé un programme pour l'accompagnement en fin de vie. L'abbé André Vienny, aumônier de Caritas et ancien directeur du Tremplin, en fut l'initiateur, avec sœur Marlyse pour responsable de la formation. En 1987, à la suite de la dissolution de Caritas Fribourg, le service s'est transformé en association Jusqu'à la mort, accompagner la vie, puis a créé des lieux d'écoute et de parole pour les personnes en deuil.

Werner Durrer: passer sa vie avec les morts ...

Werner Durrer, qui va faire valoir ses droits à la retraite cette année, est tous les jours confronté à la mort en sa qualité d'employé du cimetière de la ville de Lucerne. L'Obwaldien a une relation détendue à la vie et à la mort. Il est resté les pieds sur terre.

Werner Durrer, le cimetière est votre lieu de travail. Est-ce pour vous aussi un lieu mystique?

Que voulez-vous dire par mystique? Je travaille ici, comme d'autres également, mais c'est certainement un endroit spécial.

Vous êtes employé du cimetière de la ville de Lucerne: en quoi consiste votre travail?

Je creuse les tombes, que ce soit pour les enterrements des cercueils ou des urnes. Je suis présent durant la cérémonie, je prépare les sépultures, je fournis de la terre et de l'eau bénite, je prends soin des arrangements de fleurs et j'aide le célébrant. Je dépose le cercueil dans la tombe avec trois collègues. Je prépare des nouveaux emplacements, je maintiens la propreté des chemins, des aires de repos et je ramasse les feuilles.

On se familiarise avec la mort quand comme vous on est si souvent au cimetière comme pratiquement à la maison?

Je me plais ici. Le cimetière est le lieu de repos des êtres humains. Tout le monde doit mourir un jour, pourquoi lutter contre cette idée? Je peux mourir la semaine prochaine, d'une crise cardiaque ou d'un cancer, alors tout sera fini pour moi. Eh bien, on ne sait pas. Avec l'âge, on a un peu plus de respect pour la mort.

La mort et le deuil sont omniprésents ou est-ce juste un métier comme un autre?

Parce que la routine est déjà là. Ce n'est pas la mort en elle-même qui nous touche, c'est la peine des autres. Ce qui m'émeut, c'est quand un adolescent est enterré. Ou une jeune femme et quand on voit son mari et deux petits enfants debout sur la tombe. A ce moment, cela remue et on se demande: pourquoi «Celui-là en haut» a-t-il permis cela? Lorsque deux heures plus tard, une personne de 90 ans est mise en terre, on se sent moins ébranlé. Car on se dit qu'elle a au moins eu le temps de vivre sa vie. Si quelqu'un a choisi de s'enlever la vie, je suis moins ému. Car il le voulait ainsi.

Est-ce que vous devenez plus serein par rapport à votre propre mort? Ou est-ce plutôt le contraire?

J'y suis confronté tous les jours. Mais je ne peux pas penser toute la journée à la mort et aux mourants. On s'occupe des morts, mais c'est avec les vivants que nous travaillons.

Si je ne pouvais pas le supporter, je ne serais pas ici depuis 20 ans. C'est un travail comme un autre, mais il faut beaucoup de tact et savoir prendre ses distances.

Qu'est-ce qui a changé au cours des dernières années?

Avant, il y avait beaucoup plus de sépultures. Mais en 1992, on a inauguré le jardin du souvenir et le dépôt d'urnes. Cela est très populaire. Un enterrement avec une urne est beaucoup moins coûteux à préparer qu'une fosse de deux mètres de long, un mètre de large et un mètre cinquante de profondeur pour y déposer un cercueil.

Et l'attitude des personnes qui participent aux funérailles?

Il n'y a pas de grandes différences. Lors de la mort d'un jeune, la sympathie et le chagrin sont certainement plus palpables. De temps en temps, c'est aussi plus léger. Il y a des gens qui parlent et rient près de la tombe. Cela me donne à penser personnellement. Si un ami décède, je lui manifeste un dernier hommage digne. Avec un certain respect, sans rires ni plaisanteries. Mais ce n'est pas la même chose pour tout le monde.

Y a-t-il des funérailles où presque personne ne vient?

Cela peut se produire. Parfois, seulement une ou deux personnes sont présentes. J'ai aussi connu une situation où personne n'est venu. C'était un vieil homme. Le prêtre et moi étions tout seuls. Nous avons attendu quinze minutes, et nous avons procédé à l'ensevelissement.



Photo: © Neue LZ/Nadia Schärli

Il existe un large choix d'inhumations: comment souhaitez-vous être enterré?

Je veux être incinéré. L'urne sera déposée près de mon chalet. J'aime être là, dans la nature. Et si c'est réellement ainsi, là-haut je serai encore plus près du Seigneur que vers le bas dans la vallée, celle du dernier repos comme ici à Lucerne.

Aujourd'hui est-ce que le thème de la mort est tabou?

Dans la jeunesse, la mort est un sujet plutôt censuré. On veut vivre et profiter pleinement. Plus on vieillit, plus on pense autrement.

Des collègues ou des amis meurent dans notre entourage et, tout à coup, on se rend compte que cela nous concerne directement. Mais vous ne pouvez pas déloger la mort. Elle est déjà dans le berceau. Tout doit mourir. C'est la seule justice qui existe dans le monde.

Que pouvons-nous apprendre de la mort pour notre vie?

Lors des funérailles j'entends souvent que nous sommes ici temporairement et que la vie est une étape préliminaire. Au moment de la mort, il y a l'espoir d'aller vers ce «là-bas». Est-ce que c'est

vrai? Qui sait? Nous espérons qu'il en soit ainsi.

Est-ce que la vie continue après la mort? Comment imaginez-vous cela?

Je crois en fait qu'il y a quelque chose d'autre qui devrait probablement aller au-delà de la mort. Mais personne n'est jamais revenu pour le raconter. On ne sait pas, il y a juste un espoir. Qu'est-ce que j'en pense? Hum, comment pourrait-on exprimer cela? Que tout se dissout et nous devenons un pur esprit? Je ne sais pas.

Pirmin Bossart

Pompes funèbres: service sur mesure et vocation

Ouvrir une agence funèbre, cela nous semble d'abord une profession estimée rentable. Mais en fait c'est aussi une vocation. Daniel Bena, de Colombier, vient de se lancer dans ce service aux familles en deuil en créant sa propre entreprise. La carte de visite de son entreprise de pompes funèbres, Horizon, met en exergue l'écoute, le conseil et l'accompagnement.

Quelles sont vos premières expériences autour de la mort?

Comme enfant, je me rappelle avoir suivi de loin une procession se rendant au cimetière de mon village de Colombier, dans le canton de Neuchâtel. Je me rendais



Daniel Bena

assez régulièrement au cimetière pour me recueillir et prier sur la tombe de personnes que j'avais connues et appréciées. Lors de mes vacances en Italie, j'allais aussi au cimetière, mais cette fois plus spécialement sur la tombe de mes grands-parents, oncles, cousins et connaissances. A l'âge de 6 ans, ma grand-maman paternelle est décédée. Avec mon papa nous

nous sommes rendus en Italie pour les funérailles. Ma grand-maman reposait dans une pièce spécialement aménagée chez mon oncle et les personnes du village venaient lui rendre un dernier hommage. J'ai aussi voulu la voir dans son cercueil et mon papa a tenu à m'accompagner. C'est le premier souvenir que j'ai d'avoir vu une personne décédée. Au cours de ma jeunesse, j'ai ressenti le besoin d'aller dire au revoir à des défunts au pavillon funéraire ou à d'autres occasions de participer à la cérémonie funéraire.

La mort de personnes qui nous sont proches nous renvoie à une expérience marquante. Mais la mort ne nous renvoie-t-elle pas à notre propre mort?

A 18 ans, j'ai été gravement malade, il m'a été diagnostiqué un cancer des testicules et des poumons. A la suite de ce diagnostic, j'ai subi 3 interventions chirurgicales et 9 traitements de chimiothérapie, j'ai passé à côté de la mort! Jamais je n'ai perdu confiance ou eu peur de m'en aller, je suis toujours resté serein. Douze ans plus tard, un mois après mon mariage, j'ai fait un tonneau avec ma voiture alors que je me rendais au travail. J'en suis sorti indemne! Saint Christophe veillait sur moi.

A plusieurs reprises, je me suis rendu à des cérémonies religieuses de funérailles et à chaque fois, lorsque je présentais mes condoléances à la famille, je trouvais sans peine les mots pour leur exprimer au mieux ma sympathie.

Mais qu'est-ce qui vous a poussé finalement à ouvrir une agence de pompes funèbres?

Il y a quelques années, j'ai fait un bilan de compétences et dans les



«pistes» de reconversion professionnelle, il y avait celle des pompes funèbres. Quelles étaient mes prédispositions professionnelles pour oser ce choix? J'ai beaucoup d'empathie et le contact facile avec les personnes, quels que soient leur origine, leur condition, leur âge et leur statut. A de nombreuses reprises, des connaissances ou collègues de travail m'ont confié leur parcours de vie, leurs souffrances ou leurs secrets. Ces confidences,



Photo: Nadine Crausaz



je les ai bien évidemment toujours gardées pour moi et elles ne m'ont jamais laissé indifférent.

J'ai répondu à une petite annonce d'une entreprise de pompes funèbres cherchant du personnel auxiliaire et j'ai été engagé. Cette activité m'a d'emblée convenu et je me suis senti parfaitement à l'aise. J'aime à dire que, personnellement, c'est une vocation.

Comment gérez-vous la première étape qui suit le décès?

Bien évidemment je n'aime pas voir les personnes souffrir ou être tristes, mais ce que j'apprécie c'est d'être à leur côté à ce moment-là. Il va de soi d'écouter avec empathie

les personnes qui ont perdu un parent ou un proche. Partager le vécu des personnes qui ont accompagné le défunt dans ses dernières années et ses derniers instants est aussi très important. Prendre connaissance de la vie du défunt, de son vécu avec les personnes que nous rencontrons est souvent source d'émotions. Ces moments de partage et de confiance exigent des pompes funèbres la plus grande discrétion et l'absence de jugement, quelles que soient les conditions du départ de la personne. Je pense ici tout spécialement aux cas de suicide ou au recours à «Exit».

Ce partage avec la famille est déterminant pour l'organisation des funérailles, à savoir la publication d'un avis mortuaire dans la presse, le choix d'une cérémonie religieuse ou laïque, le lieu de la cérémonie, l'intervenant ainsi que le choix de la crémation ou de l'inhumation.

Dans le canton de Neuchâtel, il y a actuellement 90% de crémations. Cette pratique s'impose de plus en plus pour divers motifs. Qu'en est-il de cette étape qui suit la mise en bière et la crémation ou l'inhumation?

Nous disons aussi aux personnes en deuil qu'elles ont la possibilité d'écrire au défunt et de déposer ce texte dans le cercueil pour lui témoigner leur gratitude ou peut-être lui remettre ainsi un message qu'elles auraient voulu lui exprimer de son vivant mais n'en ont pas eu l'occasion ou le courage. Nous suggérons d'adresser un texte de remerciement, voire des regrets. Nous disons aussi à la famille qu'elle ne doit pas se culpabiliser pour la mort d'un être cher. Dans certaines situations, lorsque les dernières volontés du disparu sont trop lourdes à porter, nous pouvons aussi les aider.

Au vu de votre parcours professionnel très varié, que représente ce nouveau choix?

J'ai effectivement travaillé dans différents secteurs, comme la banque, une institution s'occupant de personnes handicapées mentales, une œuvre d'entraide et une école professionnelle. Ces diverses activités m'ont plu et m'ont permis de m'épanouir. Dernièrement j'ai senti le besoin de donner une nouvelle orientation à ma vie et de me consacrer à une activité pour laquelle j'étais en contact pour ainsi dire permanent avec ceux dont je me rends proche en cas de décès. Dorénavant, lorsque l'on me de-

mande quel est mon domaine d'activité, je réponds que la mort est la seule certitude que nous avons à la naissance. J'aime à dire que la mort est le dernier acte de la vie et qu'elle en fait partie. Je prends l'exemple d'une fleur au cours de l'année: on plante une graine, la fleur grandit, la fleur s'épanouit et ensuite se fane. Lorsque je rencontre une famille en deuil, je dis régulièrement que la vie continue et qu'il ne s'agit pas d'oublier les bons souvenirs vécus avec le disparu. Je suis parfaitement conscient que ce ne sont pas que des paroles et que la famille doit dorénavant continuer de vivre en son absence.



Photo: © Fotolia 104113445

Vous avez démarré votre agence il n'y a pas une année. Est-ce que vous estimez que la routine vous menacera un jour?

Dans notre activité la routine n'existe pas. Nous ne savons pas quand le téléphone retentit, il peut sonner à tout moment de la journée ou de la nuit. Lorsque nous répondons, nous ne connaissons pas encore l'âge, le sexe, la religion ou le métier du défunt. Bien évidemment nous nous occupons de tout un chacun, sans aucune différence et nous donnons le meilleur de nous-mêmes pour toute intervention. Cette activité pour moi est très enrichissante et je reçois des

messages très émouvants de personnes que je côtoie. Je suis certain que je me souviendrai jusqu'à la fin de mes jours de certaines phra-

ses de remerciement ou alors de situations particulières. Oui, c'est une vocation que de s'occuper des morts et des vivants!

Daniel Bena

Une épreuve du feu

Le dernier adieu à l'ancien conseiller fédéral Pierre Aubert en la collégiale de Neuchâtel a été assuré par l'entreprise de Daniel Bena, lequel avait aussi fait appel à des collègues pour assurer la plus grande dignité à cette importante célébration. Y ont participé des conseillers fédéraux en charge et d'anciens collègues ainsi que le président du Conseil des Etats et des conseillers d'Etat neuchâtelois, vu la personnalité et l'engagement politique et public du disparu. Une épreuve du feu réussie pour la jeune entreprise.



Faire-part de décès – Miroir de la religiosité

Les avis mortuaires sont toujours très lus. Mais avons-nous déjà songé que ces annonces reflètent l'évolution de notre religiosité? C'est ce sujet qu'avait choisi de développer notre auteure Stefanie Lochbühler dans son travail de maturité. En 2011, la faculté de théologie de l'université de Fribourg lui avait décerné un prix pour le meilleur travail de maturité consacré au thème «Christianisme et religions».

Dans ma thèse de fin d'études, j'ai mis l'accent sur les symboles chrétiens dans les avis de décès. Ces éléments peuvent être une croix, une citation de la Bible, un ange, etc. Comment ont-ils évolué et quelles conclusions pouvons-nous en retirer? Pour faire mon analyse de façon empirique, j'ai choisi cinq décades (1920, 1950, 1975, 1993, 2010). J'ai parcouru les avis de décès publiés dans les journaux du canton de Lucerne, comme le «*Vaterland*», le «*Luzerner Neuste Nachrichten*» ou la «*Neue Luzerner Zeitung*».

Nette influence chrétienne jusqu'en 1950

Les résultats sont explicites: de 1920 à 1950, 85% des annonces sont largement dominées par des références chrétiennes. On fait clairement allusion à une vie (éternelle) après la mort. On fait savoir également que le défunt a reçu les derniers sacrements, ce qui assure qu'il a «bien été préparé à la mort». Les faire-part informent non seulement du décès, mais aussi de données plus pratiques, comme la date et l'heure de la veillée de prières, des messes de «septième» et de «trentième», des bénéficiaires des dons.

Dans les années 1975 des éléments laïcs apparaissent progressivement. Cependant, le changement notoire s'est véritablement opéré vers 1993. Environ deux tiers des textes sont devenus alors purement profanes. On note aussi que les maximes et les symboles sont désormais davantage issus de sources séculières.

Le développement général intervient en 2010. Les avis mortuaires exclusivement «chrétiens» deviennent soudain une exception. Environ 84% des annonces n'ont en effet plus rien à voir avec des références chrétiennes, voire ne font aucune allusion à quelque religion que ce soit. Les avis de décès reflètent un constat bien réel: l'engagement chrétien et le ferme attachement à l'Eglise et à ses croyances ont considérablement diminué depuis les années 1920. Il est intéressant de souligner que l'on n'a pratiquement pas recensé d'annonces ayant un contenu ésotérique ou faisant allusion à une nouvelle religion.

Les références à d'autres religions (islam, judaïsme, etc.) sont quasi inexistantes. Les annonces de décès qui prédominent ces dernières années sont désormais formulées sans connotation reli-



gieuse. Les croyances religieuses ne jouent plus aucun rôle, bien que la religiosité se soit profondément transformée mais n'ait pas complètement disparu de notre société.

La mort est privatisée

Au regard de ces études, on peut affirmer que la mort est toujours plus considérée comme une affaire privée. Dans la première moitié du XX^e siècle, elle était rendue publique et le deuil était très largement porté. Force est de constater que son impact sur la population, le

*Nous pensons à toi
Nous te pleurons*

Mon cher Hugo, notre cher papa et beau-père, notre cher Nono,
frère, oncle et beau-frère

Ugo

16 novembre 1918 – 24 novembre 1993

Ta volonté de vivre n'a pas pu vaincre la maladie et tu nous as
quittés subitement.
Tu nous manqueras beaucoup.

Dans la douleur:
Viktoria
Neustadtstrasse, 6003 Lucerne

Les enfants:
Gabriella et Athanase avec Constantin et Danae

Messe de sépulture: mardi 30 novembre, à 9 h 45, en l'église
Saint-Pierre, Kapellplatz, Lucerne.
Suivi de l'ensevelissement, à 11 h 30, au Friedental, Lucerne.

Le présent avis tient lieu de lettre de faire-part.

597980

reux chagrin, nous vous
très chère épouse,
maman, sœur, belle-sœur

na
ns sa 78^e année à la suite
garder un souvenir
te.

ille en deuil.

à 7 h.
mardi 1^{er} juin, à 7 h.

P3320Lz

Avis de décès ✝

Les parents, amis et connaissances font part qu'il a plu à
Dieu de rappeler à lui notre bien-aimée, maman, grand-maman,
sœur, belle-sœur et tante

Madame veuve Josefina

Hochdorf

aujourd'hui à 5 heures, à l'âge de 81 ans, à la suite d'une
maladie supportée avec beaucoup de courage et de
volonté et réconfortée par la grâce des sacrements.

Nous la recommandons dans vos souvenirs et vos
prières.

Hochdorf, le 21 mai 1920.

La famille dans la peine:
Josef

Messe du dernier adieu: lundi 24 mai, à 13 heures.
Septième et trentième: mercredi 16 juin, à 7 heures.

P3807Lz

voisinage, a diminué de manière si-
gnificative. On observe un nombre
croissant d'annonces qui se con-
tentent de dire que la cérémonie
de sépulture se déroulera (ou s'est

déjà déroulée) dans le cercle de
la famille. En conséquence, les
messes de «septième» et de «tren-
tième» ne sont pratiquement plus
signalées. Non seulement la réfè-

rence à la foi chrétienne et l'atta-
chement à l'Eglise ont diminué,
mais aussi la façon de vivre son
deuil a radicalement changé.

Stefanie Lochbühler

«La mort» dans le jardin du
Tarot. Toscane. Œuvre de Niki
de St Phalle (1930–2002).

Photo: Adrian Müller







Caritas, Curaviva et Croix-Rouge: des cours pour se former

«Parachever sa vie» signifie mener jusqu'au bout sa vie d'une manière réfléchie malgré l'âge, la maladie et la dépendance. Sans doute chacun d'entre nous désire finir ses jours ainsi. Ce vœu si simple de prime abord se révèle aujourd'hui être un grand défi en ce qui concerne les traitements médicaux, les soins et la fin de vie. Caritas Suisse et Curaviva proposent des cours dans les domaines de la médecine, des soins et de l'accompagnement palliatif adaptés à la situation de tout établissement médico-social. Ces deux institutions offrent un cursus complet de sept modules où de nombreux thèmes sont abordés.

Depuis l'Antiquité

L'accompagnement des personnes en fin de vie a une longue tradition culturelle. Celle-ci remonte à l'Antiquité gréco-romaine en passant par l'art de mourir (*ars moriendi*) médiéval et les modèles d'Elisabeth Kübler-Ross et de la psychologie humaniste. Malgré des approches très diverses et toutes les différences, deux aspects restent communs: une réflexion consciente sur la fin de vie et un mourir en dignité. Mourir est un passage en solitaire qui est vécu et assimilé subjectivement. L'accompagnement en fin de vie est une expérience formatrice, qui permet de prendre conscience et de réfléchir à sa propre finitude tout en œuvrant avec empathie auprès d'un mourant.

Diverses aptitudes personnelles, sociales et professionnelles, tout comme la mise en place de conditions cadres spécifiques dans les institutions doivent être garanties pour pouvoir encadrer et accompagner les personnes gravement malades ou mourantes ainsi que leurs proches. Sans planification adéquate, sans discussion approfondie et sans formation continue spécifique, les responsables et le personnel soignant et non soignant ne peuvent répondre de manière appropriée aussi bien humainement que professionnellement aux exigences que posent la maladie, la souffrance et la mort.

Le concept des soins palliatifs répond aux exigences actuelles de l'encadrement des malades chroniques et des personnes âgées. Les

➤ **Quand on ne peut plus rien faire, il y a encore tout à faire.**

soins palliatifs visent le soulagement des symptômes, l'accompagnement des personnes en fin de vie et le soutien à leurs proches. Cet accompagnement est également prévu lors du décès et avec les personnes en deuil. L'innovation de ce concept concerne la collaboration interdisciplinaire et la collaboration avec les bénévoles.

A la fin de ses jours, l'être humain va au-devant d'une transformation

Curaviva Suisse est l'association faitière nationale qui regroupe plus de 2500 homes et institutions sociales dans les domaines «Personnes âgées», «Adultes avec handicap» et «Enfants et adolescents avec des besoins spécifiques». Elle s'engage pour des conditions cadres permettant aux homes et institutions sociales d'apporter à leurs résidents un soutien et un accompagnement de haute qualité.

et se trouve sur un seuil. C'est une expérience profonde aussi bien pour le mourant, la mourante que pour ses proches, les bénévoles et le personnel soignant. Ce dernier accompagne le processus de très près, il est souvent confronté à des tâches relevant de l'aumônerie. Pour pouvoir répondre à ce besoin, le personnel soignant doit être encouragé et bénéficier d'une aide professionnelle adaptée.

Dans ces cours, on aborde ainsi diverses thématiques comme la finitude de la vie et la signification de la mort: offres des différentes religions; rôle et objectifs des aumôneries de la santé et des bénévoles; formes d'expression de la spiritualité; formes de soutien dans les pratiques religieuses et spirituelles (prière, musique, nature, images, objets symboliques).

Dans chaque module, les participants sont capables d'appréhender les différentes facettes de la mort et de traiter les approches individuelles concernant le décès, d'identifier et de mobiliser les personnes ressources et d'offrir des possibilités de soutien aux résidents, à leurs proches dans les domaines religieux et spirituels.

Croix-Rouge et Passage

Au cours de 8 journées d'enseignement, la Croix-Rouge suisse proposé également son programme intitulé «Passage CRS – formation aux soins palliatifs». Il est proposée dans dix cantons, dont Fribourg, Neuchâtel et Valais pour la Suisse romande. La Croix-Rouge suisse contribue ainsi à la mise en œuvre de la stratégie de la Confédération qui consiste à étoffer les prestations de soins palliatifs en Suisse, à les rendre accessibles à tous et à en assurer la qualité.

*Source: Palliative care.
Caritas et Curaviva*

Photos: Presse-Bild-Post



Parler ouvertement de la mort avec le patient

Il fait beau à Affoltern am Albis, dans un havre de paix où il ferait bon vivre. De la terrasse de la villa Sonnenberg, où se trouve le centre des soins palliatifs de l'hôpital d'Affoltern, la vue sur les Alpes est sublime. C'est ici que le Dr Roland Kunz évoque pour *Frères en Marche* sa longue expérience qui fait de lui un pionnier des soins palliatifs en Suisse.



Photo: © Doris Fanconi/Tages-Anzeiger

Pourquoi le sujet de la mort est si présent dans les conversations?

Le développement de la médecine moderne a eu des conséquences, au cours des dernières décennies, du fait que la mort n'est plus entrevue comme une fin qu'on attend ou subit mais comme un passage dont on peut décider le moment en toute connaissance de cause. La discussion de nos jours ne porte pas sur le fait de mourir en tant que tel, mais bien sur la manière d'en décider. Cet aspect fait partie de l'évolution de la société. Nous voulons déterminer de plus en plus

le déroulement de notre vie et de notre mort.

Il y a de nombreuses discussions à propos de la gestion de la mort?

Une étude récente montre que le nombre de ceux qui meurent sans mettre des conditions est en diminution. En revanche, il y a un nombre croissant de personnes qui meurent après avoir pris une décision consciente, comme le refus d'un traitement de choc ou d'une nutrition et d'une hydratation artificielles, ou la demande de la désactivation d'un appareil,

ou alors la requête adressée à une organisation d'aide au suicide, etc. Le désir d'autodétermination de sa propre mort a considérablement augmenté.

Souvent, la mort est précédée d'une longue période de souffrances et parfois de troubles psychiques. Comment la médecine y répond?

Nous ne pouvons pas dire que nous réduisons aujourd'hui à 100% les souffrances de l'agonie. Nous pouvons très bien gérer la douleur physique. Mais beaucoup de mou-



rants souffrent aussi existentiellement, ils ont de grandes peurs qui sont souvent en relation avec la religion. De cette souffrance, nous ne pouvons pas libérer le patient. Dans ce cas, il est nécessaire d'entrer intensivement en dialogue avec lui et d'apporter un soutien pastoral. La mort a aussi beaucoup à voir avec la vie vécue. Si quelqu'un a le sentiment d'avoir raté quelque chose dans sa vie, et quand il fait alors le bilan de sa vie, il voit son verre à moitié vide et pas à moitié plein et il a de la peine à lâcher prise.

Avant de mourir, que devons-nous craindre le plus?

Quand je parle avec des patients qui songent à faire appel à une organisation d'aide à l'euthanasie, je sens souvent une grande angoisse de la perte de contrôle de ses derniers instants et la crainte d'être livrés à autrui, sans pouvoir réagir. Dans ce cas, je peux utilement donner des informations sur ce que nous faisons en consultation médicale avec le patient, sur la manière dont nous prenons soin de lui, sur le fait qu'il pourra bénéficier d'une aide pastorale,

entre autres. La pensée de faire appel à une organisation d'aide à la mort disparaît souvent après ce type de prise en charge. Mais, bien sûr, il y a un groupe de personnes qui ne veulent pas agir sans l'aide d'une organisation au suicide assisté. Ils rejettent toute dépendance à l'égard des autres et souhaitent garder le contrôle de leur vie jusqu'à la fin.

Est-il vrai que les gens qui ont reçu une éducation religieuse catholique traditionnelle ont de gros problèmes avec la mort?

► **Si quelqu'un a une grande confiance en Dieu, cela a un impact positif sur la dernière étape de sa vie.**

Oui, il y a des catholiques traditionalistes qui ont beaucoup de mal à mourir parce qu'ils craignent le châtimement divin et la damnation éternelle mais la mort des croyants n'est pas fondamentalement différente de celle des autres. Il y a des études qui montrent que, dans leur dernière étape de la vie, ces derniers souffrent moins de

dépression que les autres. Si quelqu'un a une grande confiance en Dieu, cela a un impact positif sur sa fin de vie. Mais si pour lui Dieu est un juge implacable et non un père qui fait miséricorde, alors la peur de l'enfer est au premier plan dans ses pensées et cela va le plonger dans une grande anxiété.

Vous vous décrivez comme un fervent chrétien. Est-ce que cela a une influence sur votre travail en tant que médecin?

Je ne veux pas idéaliser la mort et je ne sais pas comment je réagis

si quelqu'un venait m'annoncer que je n'ai plus que trois semaines à vivre. Je pense que ma foi m'apporterait une certaine sérénité pour accepter la mort et ne pas la repousser avec tous les traitements médicaux possibles. Chaque jour, je dois prendre des décisions difficiles mais comme je me considère comme instrument d'un Etre qui est au-dessus de moi, cela me

► **Nous voulons de plus en plus déterminer notre vie, même le moment de la mort.**



soulage, car en fin de compte tout n'est pas en mon pouvoir.

Quelle est la différence entre une unité de soins palliatifs à l'hôpital comme Affoltern am Albis et ce que vous appelez en Suisse allemande un hospice?

Notre centre de soins palliatifs n'est pas l'endroit où les gens en phase terminale viennent mourir. Nous nous occupons de patients gravement malades, avec des symptômes compliqués, et nous obtenons généralement de bons résultats grâce à des mesures mé-

➤ **Ma foi me donne dans l'exercice de ma profession une certaine sérénité pour voir venir la mort et non pas la repousser avec tous les traitements médicaux possibles.**

dicales et thérapeutiques. Ces patients peuvent ensuite rentrer à la maison et nous organisons le suivi des soins. Souvent, plus tard, ils reviennent chez nous pour des séjours plus courts ou plus longs ou éventuellement pour mourir. Dans les hospices, les personnes en phase terminale vont passer leurs derniers jours ou semaines sans espoir de guérison et mourir, parce que les soins adéquats à la maison sont impossibles.

Un hospice est plutôt destiné à soulager les symptômes physiques graves des malades en phase terminale?

Comme je l'ai dit, il ne concerne pas seulement le soulagement physique, mais aussi un soutien existentiel et spirituel. Je vous cite un exemple: nous avons eu un malade en phase terminale qui a été admis en raison de grandes

souffrances. Nous lui avons demandé entre autres ce qui le préoccupait: «Ne parlez pas à ma femme de ma maladie et de la mort», dit-il. Nous avons toutefois amené ce couple à en discuter et nous lui avons permis de rentrer chez lui soulagé, même si nous n'avons que peu atténué ses souffrances physiques. Il est décédé peu après à son domicile.

Qui finalement meurt «le mieux»?

C'est une question d'ouverture d'esprit et d'honnêteté car la vérité ne doit pas être occultée dans nos échanges. Les êtres humains sont ouverts à la vie et à ses limites. Ceux qui sont à même de parler de tout réunissent les meilleures conditions pour une «belle mort». J'enseigne aux étudiants en médecine tout ce qu'il est important d'aborder en de telles circonstances, mettant l'accent sur la nécessité de parler de la mort de manière transparente. Dans un premier temps, le patient et sa famille sont effrayés lorsqu'on parle du cancer, de la maladie et de la mort. Ces réalités sont cruelles à entendre au premier abord mais elles procurent ensuite un réel soulagement.

Malgré l'infirmité, avancer hardiment dans la phase finale de la vie.

Pionnier des soins palliatifs en Suisse

Roland Kunz (61) est considéré comme un pionnier des soins palliatifs en Suisse et travaille intensivement depuis plus de trente ans dans ce domaine. Spécialiste en médecine interne et en gériatrie, il a construit un centre de soins palliatifs, d'abord à l'hôpital Limmat de Zurich, avant de devenir directeur médical et médecin-chef de la gériatrie aiguë, des soins de longue durée et des soins palliatifs du Centre de compétence à l'hôpital d'Affoltern am Albis, en 2006.

Roland Kunz était depuis de nombreuses années président de Palliative.ch, l'association suisse pour les soins palliatifs. Il est chargé de cours à l'Université de Zurich et de l'ETH, enseigne les soins palliatifs dans divers cours en Suisse et à l'étranger et est coauteur de plusieurs livres.



Photos: Presse-Bild-Poss

Charisme de la femme au Kenya

Lors de la visite de l'Eglise hôte qu'effectue Missio pour préparer sa campagne, certaines dominantes se font jour. Au Kenya, le charisme de la femme a été sans doute la caractéristique majeure.

Nous avons roulé depuis la capitale, Nairobi, vers le nord du pays. Après plusieurs heures, quittant la route goudronnée, notre chauffeur a déclaré: «Maintenant, nous entrons dans le Kenya B.» A ce moment-là, j'ai repensé à ce que nous avait dit Daniel Wang'ombe, de la commission Justice et Paix de l'Eglise au Kenya: «Dans ce pays, il y a des gens tellement délaissés qu'ils n'ont jamais vu de leur vie une route goudronnée. Ils n'ont jamais vu ni écoles, ni hôpitaux, ni marchés où ils pourraient vendre leurs bêtes. Cela engendre des conflits.» Pourtant, c'est dans ce Kenya B que des gisements d'or noir sont découverts. De grandes sources de revenus en perspective. Mais elles ne profitent quasiment jamais aux populations locales.

A cause d'une panne du système de refroidissement de la Range Rover, nous avons dû passer la nuit dans un petit village sur notre route. Au petit jour, nous avons assisté à la messe de semaine. L'église était presque vide: six personnes, dont deux enfants. L'une était adolescente, 14 ans peut-être. C'est d'elle qu'ont soudain jailli des sonorités magnifiques qui ont parfumé tout l'espace: un chant

d'entrée entonné de sa voix claire et dynamique, accompagné avec dextérité sur son tambourin. Son petit frère tenait consciencieusement le livre avec les paroles. Sur cette adolescente a reposé clairement toute l'animation liturgique de la célébration.

Alors, des images d'une rencontre d'animateurs à Nairobi me sont revenues à la mémoire. Ces animateurs étaient essentiellement des



Une féminité kényane gracieuse et déterminée. Groupe d'animatrices en réunion à Nairobi.



La joie partagée. Rencontre de l'Enfance missionnaire à Suguta Marmar.

nées. De nombreux troupeaux de vaches ou de chèvres, conduits par des bergers nomades (les gens ici vivent essentiellement de l'élevage) ont traversé notre piste, interminable et chaotique.

La joie partagée

Le lendemain, autre événement enthousiasmant, à Suguta Marmar, petit village perdu dans les étendues semi-désertiques: une rencontre de l'Enfance missionnaire. Là aussi, ce sont essentiellement des femmes qui animent. Les enfants – environ 150 – et les animatrices sont dans leurs rôles spécifiques, parfaitement distincts. Ce qui touche pourtant, ce n'est pas le débordement de vitalité qui anime les enfants, mais la joie palpable qui habite autant ces derniers que les adultes. Joie véritable et partagée, qui dit quelque chose de l'extraordinaire santé de l'Église locale et quelque chose de la beauté de la vie en Dieu.

Après la rencontre, nous interviewons cinq animatrices, jeunes femmes ou femmes d'âge mûr, plusieurs sont mères de famille, de quatre ethnies différentes. Cet échange dit à quel point la formation scolaire, dont les filles étaient jusqu'il y a peu privées, a fait évoluer considérablement le statut féminin, toutes ethnies confondues. Ces femmes n'acceptent plus de la même manière qu'avant des choses importantes inscrites dans leurs cultures traditionnelles. Par exemple, la polygamie ou l'excision. Cela semble se faire en douceur, sans attaquer de front les rè-



L'une des cinq animatrices de l'Enfance missionnaire interviewées à Maralal.



L'adolescente au tambourin et son petit frère, dans l'église de Lodung-okue.



Ruth Soo Oloko, Kényane rayonnante.

Photos: Missio/Michel/Martin

animatrices, comme souvent en Église. A la fin de la matinée de formation, une célébration eucharistique était prévue. Le prêtre, extérieur au groupe, est arrivé quelques minutes avant. Et soudain, là aussi, s'est produit le même petit miracle: des chants magnifiques, accompagnés par deux instruments de percussion. Impression que, d'un coup de baguette magique, une salle de rencontre un peu terne passe du

noir et blanc à la couleur, ou qu'un champ de colza s'habille de jaune en un clin d'œil.

Ce qui frappe dans les deux cas, c'est la force des laïcs qui s'exprime en parfaite harmonie avec le ministère du prêtre. Surprenant aussi de voir les corps vibrer et se mouvoir en parfaite symbiose avec les sons et les élans du cœur.

Nous avons alors roulé à travers ce Kenya B, sans routes goudron-



Au Kenya, certains n'ont jamais vu de leur vie une route goudronnée. Famille pauvre de la région d'Isiolo devant sa maison.



Photos: Missio/Martin

gles du clan. Ces femmes parviennent à trouver leur place et sont sans doute des actrices essentielles du changement progressif de la société kényane. Aujourd'hui, bon nombre de femmes vivent seules avec leurs enfants: certes, certaines ont été renvoyées par leur mari; mais d'autres ont pris la décision de quitter leur conjoint, jugé inconscient.

Education dans l'Eglise

Evidemment, l'Eglise a joué un très grand rôle dans l'éducation. «La plupart des écoles et des hôpitaux du pays sont gérés par l'Eglise catholique, affirme Daniel Wang'ombe. Mais ces cinq femmes sont surtout reconnaissantes à l'Eglise de leur confier de vraies responsabilités – animation de groupes de toutes sortes, animation des liturgies – et qu'à travers cela elles prennent conscience de leur vraie dignité. Autre apport remarquable: par la foi, ces femmes d'ethnies différentes se découvrent sœurs en Jésus-Christ. Alors que des disputes violentes, parfois

meurtrières, agitent leurs ethnies, elles affirment: «Lorsque nous allons à la messe, nous laissons nos différences à la maison. Plus nous venons à l'Eglise, plus nous devenons un seul corps. Nous partageons le Corps du Christ et nous travaillons pour une meilleure Eglise, c'est cela, être catholique!»

Même si, à nos yeux d'Européens, le statut de la femme au Kenya paraît encore peu enviable, pas question pour ces femmes de contester à l'homme sa prédominance: «En Afrique, l'homme reste le chef de famille!» En revanche, la

force de la femme au Kenya est de parvenir à trouver sa place, à acquérir une stature, sans confrontation ouverte, mais avec grâce, détermination et franc-parler. Ruth Soo Oloko, une femme rencontrée près de Nairobi, résume tout cela avec brio: «Ensemble, avec les hommes, nous construisons notre foi, afin qu'ensemble nous puissions construire notre économie, construire notre pays et porter notre Eglise. Sans nous, les femmes, nos foyers seraient ennuyeux et l'Eglise serait terne.»

Jacques Michel, Missio

Dimanche de la Mission universelle

SR. L'avant-dernier dimanche d'octobre, on célèbre le Dimanche de la Mission universelle. Il est fêté dans le monde entier et une quête commune est effectuée à toutes les messes. Grâce à cette collecte, un rééquilibrage se réalise entre les Eglises locales les plus privilégiées et celles qui le sont moins. Toutes participent en donnant pour la collecte, même celles qui bénéficient de ce pot commun. Le Dimanche de la Mission universelle ne s'arrête toutefois pas à la dimension matérielle. C'est pourquoi chaque année, Missio met au centre de sa campagne une Eglise hôte; cette année, le Kenya. Nous serons particulièrement reliés aux catholiques de ce pays par la prière.

Grâce à la collecte du Dimanche de la Mission universelle de l'année passée, l'Eglise en Suisse a pu verser CHF 650 000.- à ce fonds de solidarité de l'Eglise universelle.

La mitre papale avait l'odeur des brebis!

Une anecdote illustre bien comment Mgr Virgilio Pante comprend sa mission dans le nord du Kenya. Lors d'une visite *ad limina* des évêques du Kenya à Rome en 2015, il offrit au pape François une mitre en peau de chèvre, pareille à celle qu'il porte lui-même. En souriant, il ajouta que la mitre avait l'odeur des animaux. Il faisait bien sûr allusion aux paroles du Saint-Père lors de la messe chrismale de 2013: «Soyez des pasteurs avec l'odeur de leurs brebis, que celle-ci se sente; des pasteurs au milieu du troupeau.» Ainsi, grande fut la joie des évêques du Kenya lorsqu'ils virent le pape François porter justement cette mitre lors de la première messe de son séjour à Nairobi l'année dernière.

Cette anecdote est plus qu'un clin d'œil. Mgr Pante prend très au sérieux ce souci du pape. Il connaît donc l'odeur des brebis et celle de «ses brebis». Il est évêque d'un diocèse habité avant tout par des éleveurs. Il est en quelque sorte le pasteur des pasteurs. Le groupe ethnique le plus important est celui des Samburu. Leurs campements ne sont pas conçus pour durer. Ils construisent leurs maisons – les manyattas – avec des branches, de la terre séchée, des peaux d'animaux et actuellement aussi avec du plastique et de la tôle. Ils les entourent d'une clôture d'épineux, car il y a encore là où ils vivent des animaux sauvages: hyènes, guépards, etc. Les moutons, les chèvres et les vaches – leur moyen de subsistance et leur fierté – passent donc la nuit à l'intérieur de la clôture. Pour caser leurs effets, une simple caisse métallique suffit. De génération en génération, ils ont appris à vivre dans un environnement rude. Lorsque c'est nécessaire, ils peuvent donc s'en sortir avec très peu.

Si les animaux n'ont plus rien à manger, ils partent simplement s'installer plus loin.

Comme les conditions de vie sont rudes dans le nord du Kenya, aride, les gens sont tributaires de la forte cohésion des familles et du clan. Les plus âgés maintiennent la communauté unie. Ils sont les piliers de la vie sociale et de la vie spirituelle traditionnelle.

Avec le temps, des villages se sont établis. On y trouve des magasins, des écoles et des centres de santé. Certains nomades se sont sédentarisés. Ils ont appris un métier ou font du commerce. Même si l'identité culturelle des peuples du nord du Kenya est forte, la transformation représente un bouleversement qui n'est pas sans provoquer des tensions entre la



Photo: © l'Osservatore Romano

Visite ad limina des évêques du Kenya. Rome, printemps 2015.



Le diocèse de Mgr Ponte est soutenu depuis des années par Missio.



Les troupeaux des Samburu sont constitués principalement de vaches, de chèvres et de moutons, parfois aussi d'ânes ou de chameaux utilisés comme bêtes de somme. Troupeau près de Suguta Marmar, Kenya.

vie traditionnelle et la vie moderne. C'est dans ce contexte que travaille l'Italien Virgilio Pante. Il est le premier évêque de Maralal.

Fondement solide

«Nous sommes un jeune diocèse, né en 2001, explique Mgr Pante. Avant, nous étions rattachés au diocèse de Marsabit. Si on compte les années avec le diocèse de Marsabit, cela nous fait cinquante ans d'existence. Les gens d'ici sont des bergers. Les bergers sont un peu isolés du reste du pays. Ils se considèrent eux-mêmes comme différents.» Mgr Pante connaît bien les bergers et leurs campements dis-

persés. Il est souvent en route, parfois à moto, car la voiture ne passe pas partout. «L'Eglise est venue ici avec générosité, parce qu'elle a réalisé que les gens avaient besoin d'aide, qu'ils n'avaient pas d'écoles, etc. Cela a donné à l'Eglise une bonne réputation, cependant parfois un peu faussée. Mais on ne peut pas prêcher à quelqu'un qui a le ventre vide!» L'être humain est au centre de la rencontre.

Avec ses 50 ans, cette Eglise très jeune est d'une certaine façon encore proche de l'esprit des premières communautés chrétiennes. Comment Mgr Pante s'y prend-il alors pour la faire grandir?

Eglise des indigènes

«L'important, c'est que l'Eglise se construise à partir du bas», l'évêque en est convaincu. «Ce qui nous paraît bon, dans l'Eglise au Kenya, ce sont les petites communautés chrétiennes de base [Small Christian Communities]. Ces petites communautés chrétiennes permettent à des gens de la base de participer à la vie de l'Eglise. Ils ne font pas qu'attendre que quelqu'un vienne.»

Ces petites communautés sont en effet une priorité dans l'Eglise catholique au Kenya. Elles se réunissent chaque semaine pour un moment de prière et d'échange.



Photos: Missio/Martin

à Maralal, chef-lieu de son diocèse. «Nous avons nos propres vocations. Nous avons vingt prêtres. Quand je suis arrivé ici, dans les années septante, nous étions tous des Blancs.» Presque tous les jeunes prêtres ont été ses élèves. Ils sont le futur du diocèse. «Aujourd'hui, on ne voit presque plus de visages blancs, c'est très positif.»



Culture en dialogue

«Ceux qui nous manquent dans l'Eglise, ce sont les Wazee», constate Mgr Pante. Les Wazee sont les anciens, ceux qui dirigent les clans, les communautés et aussi les rites traditionnels, culturels et religieux, par exemple les bénédictions. «La plupart nous observent encore. Ils ne sont pas contre nous. Au contraire, ils sont contents, mais ils n'entrent pas vraiment dans l'Eglise.» Néanmoins, Mgr Pante entretient des relations régulières avec eux et collabore chaque fois que cela est possible. Il veut aussi être leur pasteur, un pasteur qui connaît ses brebis... et leur odeur.

*Martin Brunner, Missio;
traduction: Sylvie Roman*

Les «manyattas» des Samburu sont construites avec des branches, de la terre séchée, des peaux d'animaux et, plus récemment, avec du plastique et de la tôle. Environs de Tuum, Kenya.

On rencontre aussi leurs membres dans divers domaines de la vie paroissiale. Ils sont catéchistes, conseillers de paroisse ou choristes. Ce sont eux le noyau, les piliers des paroisses. «A Marsabit et à Maralal, l'Eglise est encore jeune, pourtant les croyants disent: *Sisi ni kanisa*, «nous sommes l'Eglise», ou *Mini ni kanisa*, «je suis l'Eglise». La participation des personnes est quelque chose d'important.»

Ce qui est valable pour les fidèles l'est aussi pour les prêtres. L'établissement d'un clergé local est vraiment une priorité pour l'évêque. Pendant de nombreuses années, il a dirigé le petit séminaire



Inauguration de la maison des sœurs dans la paroisse de Tuum, Kenya. Après la bénédiction par l'évêque, les anciens du village bénissent eux aussi la maison, selon un rituel traditionnel. Ils donnent ainsi leur consentement aux activités des sœurs.

De la vie communautaire: frère Pierre Hostettler

Frère Pierre Hostettler, directeur de l'Hôtellerie franciscaine, jette un regard, étape après étape, sur sa découverte de la fraternité. Cette chronique est la deuxième d'une série qui donne aux frères l'opportunité de faire part de leurs expériences de vie de capucin.

Genève 1954: une fraternité de capucins s'installe à Notre-Dame-de-Compassion, maison pour personnes âgées de la paroisse Notre-Dame, dirigée par les sœurs du Saint-Sacrement. Ce détail permet de comprendre pourquoi, âgé de 11 ans, je vais faire connaissance avec ces hommes en brun: la directrice du home n'est autre qu'une de mes tantes! Voilà le départ d'une vie où le mot ENSEMBLE va prendre corps.

A 11 ans, la découverte des capucins, bons vivants, tantôt sérieux, tantôt drôles, parlant de Dieu et du sport, spirituels et pleins d'humour. Le temps de partager avec l'un ou l'autre des temps d'étude – allemand, mathématiques ou de détente –, excursions, marches, bateau à rames.

A 12 ans, le temps des colonies de vacances! Et elles furent «jolies», ces colonies de vacances, comme dit la chanson de Pierre Perret, six semaines de joie, de partages, de prières, de jeux, de marches, ensemble. Découverte des uns et des autres, amitiés plutôt que discordes.

A 17 ans, le saut vers l'inconnu: l'internat au scolasticat des Capucins de Saint-Maurice, les études au collège de l'Abbaye, sans oublier le piano, le ski, le foot! Là, on vit toujours ensemble: salles d'étude le jour, dortoirs la nuit! Et le dimanche après-midi, ensemble la montée à la chapelle de Notre-Dame

du Scex! Que de découvertes ensemble, même celle de la photographie avec un laboratoire, s'il vous plaît, pour développer nos chefs-d'œuvre...!

A 20 ans, le temps de l'école de recrues. On y apprend à marcher tous ensemble. Lors d'une marche de nuit, la longue colonne des soldats, peinant sur un chemin forestier, s'est perdue dans la nuit, se partageant en deux groupes qui parvinrent chacun à un endroit différent, pour la plus grande colère du colonel, car dans l'armée, il faut arriver tous au même but.

A 21 ans, le noviciat au couvent du Wesemlin, à Lucerne, pour devenir «frère capucin». Qui dit «frère» pense à «fraternité». Vivre en fraternité! C'était déjà le cas en vacances, aux études et même au service militaire mais là, c'est vraiment l'apprentissage de la fraternité, du vivre-ensemble: à la prière, aux repas, à l'étude, à la promenade et à la récréation, moment où tous les frères se retrouvent pour la détente autour d'un verre. A chaque fois, on commence ensemble, et on termine ensemble, que ce soit à la chapelle, en classe ou au réfectoire. N'est-ce pas d'ailleurs une des difficultés de notre temps que de trouver du temps pour manger ensemble, chacun étant retenu par quelque tâche qui peut-être aurait pu attendre...

A 23 ans, le temps des études au couvent des Capucins de Sion. Sans

être très nombreux comme dans les années 1940 nous, les jeunes profès, formions quand même un groupe d'une douzaine. Tout à apprendre ensemble. Certes, chaque frère a une petite chambre dite «cellule» pour les temps de sommeil et de travail personnel, mais là encore, toutes les activités se font en commun. C'est aussi le temps où les capacités personnelles de chacun vont se révéler: untel pour le bricolage, tel autre pour la recherche théologique, un autre encore pour la musique ou le bricolage; et chaque talent sera utile à la fraternité.

A 28 ans, le départ pour l'étranger à Paris pour des études spécialisées en musicologie liturgique. Rencontre avec des capucins de tous pays, les uns contemporains, d'autres plus âgés, missionnaires en recyclage, étudiants universitaires. Vu la dispersion des lieux d'études, tentation de s'ignorer, chacun de son côté. Une rencontre hebdomadaire nous donnera l'occasion de partager une prière commune et d'échanger sur nos vies, nos expériences, nos études.

A 30 ans, en avant la musique! Après les études, voici la pratique: le chef de chœur apprend aux choristes à chanter ensemble, de la première à la dernière note. Comme dans la vie, partager le chant dans l'harmonie, du début à la fin. Ce sera trente ans de direction, en paroisse, en pèlerinage, en fraternité. Un chœur ou une frater-

nité, c'est un peu la même chose: recherche de l'harmonie, accord des voix, solidarité dans la difficulté, travail en commun, aide à celui qui peine. Comme la chorale s'applique, par la beauté de la musique, à mettre en valeur la Parole de Dieu, la fraternité se met au service de la communauté ecclésiale par les dons et talents de chacun.

A 61 ans, adieu la musique mais bonjour les hôtes à l'Hôtellerie franciscaine de Saint-Maurice. La

maison, ouverte à tous, offre à qui-conque le souhaite une palette de prestations: formation franciscaine par des retraites, des sessions, des journées de lecture franciscaine, des week-ends thématiques, des pèlerinages d'un jour ou de huit jours à Assise, et j'en passe. Dernier acte de cet «Ensemble Fraternité», le lancement de la «Plateforme interreligieuse» en Valais. Une manière de se préparer à arriver ensemble au paradis, avec les sœurs et frères de toutes religions. Charles Péguy nous y invite:

«Il faut se sauver ensemble. Il faut arriver ensemble chez le bon Dieu. Il faut se présenter ensemble. Il ne faut pas arriver trouver le bon Dieu les uns sans les autres. Il faudra revenir tous ensemble dans la maison de notre père. Il faut aussi penser un peu aux autres; il faut travailler un peu (les uns) pour les autres. Qu'est-ce qu'il nous dirait si nous arrivions, si nous revenions les uns sans les autres».

Frère Pierre Hostettler,
capucin, Fribourg

Frère Pierre tout heureux de marcher sur les pas de saint François.



Photo: mise à disposition

Chios, «havre de paix» pour réfugiés en attente

Sœur Gilberte Bossel, sœur de Menzingen à Bulle, en a fait la riche expérience, en compagnie de Françoise Maradan, une amie, ancienne enseignante et catéchiste. En trois semaines, tout était réglé pour débarquer sur cette île grecque de la mer Egée (cinquante fois plus petite que la Suisse), pour un périple humanitaire et spirituel de deux semaines, à leurs frais.

Elles sont parties comme volontaires, se joignant ainsi à des Suisses, entre autres, déjà sur place. C'est une équipe d'une dizaine de volontaires en tout, qui consacre son temps à vivre le plus proche possible des réfugiés, surtout des Afghans et des Syriens. Ils sont deux milliers répartis dans trois camps, dont deux en pleine ville de Chios. Voilà pour le contexte de cette organisation Humansnation,

qui travaille principalement avec des volontaires engagés sur une courte durée en général.

Ici, pas de superstructures à l'onusienne. C'est la première étape de la migration. La Turquie se trouve à 8 km de l'île. C'est la voie maritime la plus sûre et la plus empruntée par les migrants. Les gens y débarquent en général de nuit ou au lever du jour. Une ronde de surveillance est organisée en

permanence pour repérer les mouvements de rafiots ou de bateaux pneumatiques.

Le travail des deux volontaires consiste à distribuer quotidiennement du lait, des gâteaux, des bananes, achetés directement sur place. Elles trient également les vêtements qui arrivent par containers. Un travail de fourmi en fait. Mais ce qui les marque le plus, c'est le dépouillement et le manque



Photo: mise à disposition



Photo: mise à disposition

Quel bonheur pour nos deux volontaires d'animer un atelier de dessin pour les enfants du camp.

complet d'intimité. Tous sont entassés dans de grandes tentes et chacun dispose uniquement d'une natte synthétique de 2 cm d'épaisseur pour s'étendre. Dès qu'elles le peuvent, les familles, surtout, cherchent à recevoir ou à acquérir une tente individuelle.

Familles, jeunes en masse, enfants (même des nourrissons), sont là à attendre, espérant poursuivre leur route vers l'eldorado. L'un d'entre eux fait remarquer qu'ils sont les grands oubliés du monde.

Du cœur et du cœur à revendre, c'est bien ce qui pousse ces deux Fribourgeoises à s'investir. Quel grand bonheur que de préparer

des animation, comme pour la fête des Mères, appelée «jour de l'amour». Cueillir des marguerites pour que les enfants puissent former des bouquets avec les cartes dessinées par leur soin et les offrir à leurs parents, ou découvrir l'élaboration d'un scoubidou, tels sont les moments forts de ces partages qui procurent une grande joie.

Car l'animation est ce temps qui humanise les relations entre réfugiés de tout âge. Et c'est surtout avec les enfants et les jeunes que cela fonctionne le mieux. Il faudrait aussi pouvoir les scolariser, mais... «Etre avec», c'est le maître mot de cette expérience

où il y a autant de joie à donner qu'à recevoir.

Les deux volontaires en ont fait l'expérience. Il faut faire preuve d'une grande patience pour gérer les moments les plus intenses, comme la distribution des repas ou des habits. Rien ne sert de s'exciter ou de se bousculer à ce moment-là et tous comprennent assez vite que chacun y gagne en restant calme. Cette chaîne de solidarité fait que le donner et le recevoir ne font qu'un. A Chios, on s'enrichit du partage mutuel et on fait le plein d'humanité, en attendant une nouvelle expérience...

Frère Bernard Maillard



Suite de la page 15

«Sœur Marlyse Cantin: **accompagner la vie**»

La mort nous place devant un mur d'incompréhension. Les questions fusent, les doutes surgissent?

La mort est un mystère, c'est vrai. Nous ne pouvons pas toujours mettre des mots dessus pour expliquer ce qui se passe au moment du mourir, ni sur l'au-delà. Quand le questionnement survient, il est important de permettre à la personne de trouver en elle-même sa propre réponse. Il s'agit d'avoir un immense respect par rapport à sa propre vision des choses, à sa croyance et sa culture. Notre écoute inconditionnelle va permettre à la personne de trouver en elle des réponses. Cela demande parfois de longs moments de silence. Nous devons aussi savoir comment vivre avec ce silence, il peut être vide mais aussi habité. Et le silence bien géré va susciter la parole. Il faut laisser le temps à la personne de s'exprimer ou de faire silence. On peut très bien rester en communion sans rien dire. Et leurs questions n'ont pas toujours de réponse...

A l'époque, des bénévoles très croyants se sentaient obligés d'apporter un message, de convaincre. On peut proposer mais non imposer. La vie de la personne ne nous

appartient pas, c'est une histoire sacrée. A «Exit» ou dans ce genre de programme, on parle de la dignité, mais qu'est-ce qu'on met sous ce mot? Une émission de télévision avait suscité un vif débat auprès des bénévoles au sujet de cette association.

Avec tant d'années d'expérience percevez-vous le moment où la personne est arrivée au bout de chemin?

Aux soins palliatifs, les personnes restent quelques jours ou quelques semaines. Quand je visite les malades, oui je peux percevoir quelques signes qui me font sentir que la personne arrive doucement vers le terme de sa vie parmi nous. Ce qui importe à ce moment-là, c'est une présence discrète afin de permettre à la personne de s'en aller dans les meilleures conditions possible. Il faut savoir se retirer si la famille est présente et souhaite rester seule. Personnellement, je suis à chaque fois émue et touchée d'être témoin de ce grand mystère et en même temps comme dépositaire d'un cadeau. C'est devenir bénéficiaire en quelque sorte d'un testament qui ne peut être transmis, car l'expérience en est insaisissable et intransmissible.

Au cours de la formation, il y a des valeurs que vous souhaitez mettre en avant?

Nous insistons sur le fait qu'il n'y a rien à imposer, l'important est de rejoindre la personne pour aller où elle va en même temps qu'elle, dans la même direction, dans ce qu'elle est amenée à vivre. Cela demande souplesse, respect, discrétion ainsi que la capacité d'une écoute active.

Et la peur de la mort, la terreur, est-elle présente?

Aux soins palliatifs, je n'ai jamais vu des personnes dans cet état, car on a de nos jours des moyens de calmer les angoisses et de tranquilliser les personnes, d'atténuer les douleurs et toutes les craintes qui les accompagnent. Il y a une prise en charge globale de la personne. Une présence et une écoute active de la part de tout le personnel sont aussi d'un grand soulagement pour les personnes.

Si la terreur est encore présente de nos jours, elle pourrait apparaître avant, lorsqu'on reçoit un diagnostic grave, par exemple.

Vous-même, vous ne pouvez pas donner le sacrement des malades?

Non. Seul le prêtre a le pouvoir de donner le sacrement des malades. Mais si nous n'avons pas la possibilité nous-même de répondre à la demande religieuse de la personne, nous devons tout mettre en œuvre pour satisfaire ses souhaits et ses dernières volontés.

«Je suis venue apprendre à mourir et tu nous as appris à vivre», ont dit plusieurs bénévoles à la fin du parcours de formation.

Que vous inspire cette parole?

C'est le plus beau cadeau que je pouvais recevoir de la part des bénévoles qui suivent la formation pour l'accompagnement des personnes en fin de vie. Car selon moi, nous n'accompagnons pas la mort, mais bien la vie jusqu'au moment du grand passage. Vivre ces instants, n'est-ce pas une façon de rendre grâce pour la vie de mon frère, de ma sœur et une invitation à accueillir la vie qui m'est donnée, aujourd'hui?

Nadine Crausaz

Présence capucine en Suisse: réduite, mais remplie d'espérance

Du 5 au 10 juin dernier, quarante-deux frères capucins suisses se sont retrouvés à Saint-Maurice pour faire un bilan de leurs activités et de la vie des communautés. Il s'agit également de voir comment gérer certaines questions, comme celles de la collaboration et de la solidarité ici et au loin, de la prise en charge de nos frères aînés ainsi que de l'accueil de frères étrangers et de leur insertion dans notre milieu, tout en respectant leur culture. Voici quelques réponses aux questions que vous vous posez peut-être.

Quand les frères capucins se retrouvent une fois tous les trois ans, que font-ils?

Se retrouver, c'est d'abord prendre acte de ce qui s'est déroulé durant les trois dernières années et c'est au responsable suisse qu'il revient de faire un tour d'horizon des communautés capucines et des questions qui se posent à leur sujet quant à leur apostolat et à leur situation matérielle, notamment. Mais il ne s'agit pas d'une assemblée qui gère simplement les questions internes, mais elle aborde aussi d'autres sujets qui concernent le charisme de notre ordre, chez nous et ailleurs. Il ne s'agit pas d'une assemblée qui se règle en deux ou trois heures, comme une assemblée générale traditionnelle. Bien au contraire, cinq jours y sont bien nécessaires, car il faut voir large et loin.

Qu'en est-il de vos liens avec les autres capucins du monde?

On voit loin et large parce que nous formons un grand groupement de communautés à travers le monde. Il est question aussi de solidarité internationale, car nous tenons à

partager ce que nous recevons pour soutenir nos frères qui vivent dans des situations précaires et qui peuvent compter sur notre solidarité. Mais si le partage matériel est un signe très concret de notre dimension internationale, il est plus que cela, comme nous l'a rappelé le responsable international des capucins, au nombre d'environ 10000, car cela n'est pas une caisse de compensation interne mais bien une caisse de solidarité pour soutenir non simplement des œuvres propres, mais pour donner à des populations ce qui leur revient au nom de leur dignité, comme les réfugiés pour faire un exemple. C'est toujours dans le domaine de la formation humaine et religieuse que nous devons essentiellement nous investir.

Comment entrevoyez-vous l'avenir?

Plus de dix frères venant de l'Inde au titre de la collaboration fraternelle s'insèrent dans nos communautés pour leur apporter un sang neuf par leur jeunesse et leur acculturation dans notre vie. Aujourd'hui, en Suisse romande, ils sont six qui rajeunissent nos rangs... Ils sont d'ailleurs plus chez nous que chez eux, car ils s'adaptent à nos conditions de vie et aux situations ecclésiales si différentes des leurs. Ils se comprennent comme missionnaires et le sont réellement, au même titre que chaque frère, qu'il soit suisse ou non. Dans ce sens, nous sommes tous envoyés les uns aux autres et comme nous le rappelle saint François, chacun est reçu comme un don qui nous est fait de la part du Seigneur.

Vous bénéficiez d'une aide précieuse, mais qu'en est-il de votre

avenir quand vous me dites que vous êtes encore cent quarante frères et qu'il meurt en moyenne dix capucins suisses par an?

Notre ministre général frère Mauro Jöhri, grisonnais, nous a bien fait comprendre que le temps des grandes communautés est révolu. Le temps des vaches grasses est bien terminé. Aujourd'hui, on rassemble à nouveau ce qui avait alors été divisé par deux pour créer une nouvelle province (à cause du grand nombre de frères) et on les fusionne et même on les rassemble à plusieurs pour avoir des structures de gouvernement et d'animation spirituelle qui soient réalistes, compte tenu des moyens et des personnes. Un défi sans doute, mais c'est à ce prix que le charisme franciscain y trouve son compte. Nous ne sommes pas seuls à répondre à ce défi. Les membres du mouvement franciscain laïc partagent notre charisme et le vivent dans le concret de leur vie familiale et professionnelle. Et la Suisse en compte en gros un millier, dont trois cents en Suisse romande. Nous y reviendrons dans un prochain numéro. Vous y découvrirez alors combien nous sommes une famille franciscaine qui ne se réduit pas seulement à notre présence comme capucins.

Frère Bernard Maillard

Soutenez le couvent des Capucins de Fribourg

En certaines circonstances, il y a un mot qui revient pour se donner du courage: «Osez». Oui, nous faisons ce pas car nous savons que nous avons pu répondre aux attentes de ceux et celles qui comptaient sur nos conseils et nos prières à travers nos quatre cents ans de présence à Fribourg.

A la veille de la célébration de cet anniversaire, nous vous annonçons que nous allons le fêter sobrement. Il ne s'agit pas pour nous de nous mettre en avant, loin de là. Si comme capucins nous avons pu remplir notre mission, à savoir vivre l'esprit de saint François d'Assise, c'est grâce à la générosité du peuple. Par notre ministère dans les paroisses jusque dans les années 1980 et par l'accueil de ceux qui frappaient à notre porte pour un bol de soupe, un

morceau de pain et de fromage, ou des conseils et le sacrement de réconciliation – comme c'est toujours le cas aujourd'hui –, s'est noué un lien très fort que rien ne peut défaire.

Si les Capucins avaient la réputation d'avoir des manches très larges, ce n'était que pour mieux être de bien pauvres instruments de la miséricorde de Dieu. A Fribourg, nous avons eu des capucins qui ont donné leur vie pour le Christ, comme le bienheureux

Apollinaire Morel, qui a été massacré à Paris parce qu'il avait refusé, comme d'autres religieux, de prêter serment sur la Constitution qui décrétait l'allégeance de l'Eglise à l'Etat. Il a été tué sur les escaliers du couvent des Carmes où ils étaient enfermés. Nous pouvons rappeler aussi que le premier gardien, supérieur de la communauté, a été tué, quant à lui, en Suisse lors des conflits religieux qui ont marqué notre histoire au XVII^e siècle. Un autre capucin fribourgeois, le père Antoine-Marie Gachet, a été très sensible, comme missionnaire, à reconnaître une tribu indienne digne d'intérêt.

Le couvent de Fribourg a toujours joué un grand rôle dans la formation des jeunes capucins de toute la Suisse, formation théologique et scientifique. Il a hébergé des frères venant de toute l'Europe et même d'autres continents et a donc rempli et remplit encore un service qui mérite d'être poursuivi.

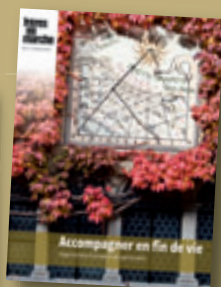
Aujourd'hui nous avons la responsabilité d'accompagner des capucins venant d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine, des pays où tant de nos frères romands ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Plus de 80 missionnaires ont en effet travaillé à la mission, à l'annonce de l'Evangile dans le monde.

Nous osons faire appel à votre soutien. Notre dépliant que vous trouvez dans la page éditoriale est une manière moderne de redonner sens à nos «quêtes» d'autrefois, quand nous passions alors dans nos villages des cantons de Fribourg, du Valais et du Jura. Nous vous remercions déjà de votre don et de votre souscription à notre fonds «Bx Apollinaire Morel».



Photo: Bernard Maillard

Un abonnement cadeau?



Les magazines comme FEM ne semblent pas très attrayants pour les jeunes. Les médias tels que le nôtre ont en effet la réputation d'être de petites publications sans grand intérêt. Mais vous, chères lectrices et chers lecteurs, le savez mieux que quiconque: cinq fois par an, vous faites l'expérience de notre revue qui mérite que l'on y consacre un peu de temps.

Faisons en sorte que cette expérience se multiplie: en offrant des abonnements, vous conviez en effet d'autres lecteurs à apprécier la lecture de notre revue.

Les thèmes de 2016:

- Dignité humaine pour tous
- Sauvegarder la planète: c'est urgent
- Transmettre la foi
- Accompagner les mourants + Missio: Kenya
- Fascination de Noël

Remplissez le bon de commande ci-dessous.

frères en marche en cadeau, cinq numéros par an, pour le prix de CHF 26.–

Prochain numéro *frères en marche* 5/2016



Fascination de Noël

Incarnation à la franciscaine

Noël se vit comme aucune autre fête chrétienne. Il n'y a pratiquement pas un magasin, un bureau ou une école

sans les décorations de Noël. Les fenêtres de l'Avent l'annoncent aussi comme des concerts, et des crèches vivantes la préparent. Même des non-pratiquants décorent leur arbre de Noël et se joignent à la messe de minuit.

Frères en marche traite du fondement biblique de la fête et de son histoire: comment l'âne et le bœuf s'y trouvent alors qu'aucun récit évangélique les mentionnent? Comment s'est développée la tradition des crèches depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours? Un aperçu sur le plus grand musée de crèches de la Suisse nous révèle sa diversité dans les cultures du monde. Grâce à l'expérience d'un berger qui traverse toute la Suisse avec son troupeau, nous réalisons qu'il n'y a rien d'idyllique dans son métier! Et pour y mettre une touche particulière, l'expérience d'un Noël vécu à Bethléem en la reliant à celle faite au Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Impressum

frères en marche 4 | 2016 | Octobre
ISSN 1661-2523

Revue missionnaire des Capucins suisses
www.freres-en-marche.ch
www.ite-dasmagazin.ch

Rédaction *frères en marche*

Bernard Maillard, rédacteur, Fribourg
E-mail: bernard.maillard@capucins.ch

Nadine Crausaz, Le Grand-Saconnex GE
Assistante de rédaction romande
E-mail: nadinecrausaz2012@gmail.com

Rédaction *ite*

Walter Ludin, rédacteur en chef, Luzern
Adrian Müller, rédacteur, Rapperswil
Beat Baumgartner, rédacteur, Ebikon

Stefan Rüde, Hofstetten SO
Assistent de rédaction

ite-Commissaires

Sœur Marie-Ruth Ziegler, Baldegg
Niklaus Kuster, Olten | Bruno Fäh, Luzern

Administration

Procure des Missions
CP 374
1701 Fribourg
Tél. 026 347 23 70 | Fax 026 347 23 67
CCP 17-2250-7
E-mail:
procure-des-missions@capucins.ch

La procure est ouverte

mardi et jeudi après-midi,
de 14 h à 17 h.
Les autres jours, le répondeur
enregistre vos appels.

Pour le changement d'adresse

indiquer l'ancienne adresse
et votre numéro d'abonné

Graphiste

Stefan Zumsteg, Dulliken

Impression

Birkhäuser+GBC AG
4153 Reinach BL

Parution 5 fois par an

Abonnement 26 francs
Etudiant 19 francs
Online 12 francs

Archives



La Foresta - une oasis de silence



La Foresta est située à cinq kilomètres au nord de Rieti, au pied du mont Terminillo, qui culmine à 2216 mètres. Elle tire son nom d'une forêt qui l'entoure, entre Poggio Bustone et Fontecolombo. L'endroit reflète l'inscription sur le mur du cloître: *Amoenus locus ad quiescendum*. Un endroit quasi paradisiaque!

François y séjourna en 1225, hébergé par le prêtre desservant le sanctuaire dédié à saint Fabien. Après la mort de François, les frères s'établirent là en 1232. Des décennies plus tard, les réformateurs franciscains y ont édifié le couvent, se démarquant de la communauté vivant en ville de Rieti pour jouir d'un lieu idéal pour la méditation. En 1972, le sanctuaire était habité par des sœurs franciscaines. Depuis les années 1990, il abrite une association de réinsertion sociale qui œuvre également comme centre de désintoxication.



Lieu de culte ombrien

Des fouilles archéologiques y décèlent un lieu de culte des anciens Ombriens. Son histoire chrétienne commence après l'an 1000 lorsqu'une petite église fut dédiée à saint Fabian. Une bâtisse a également été construite pour le desservant. Le prêtre qui vivait ici accueillit François, alors souffrant, peu de temps avant les vendanges, lorsque le pape résidait à Rieti, entre juin 1225 et janvier 1226 (cf. le récit en fin d'article).

La partie la plus ancienne de l'édifice surplombe la vallée et elle est entourée de châtaigniers et de chênes. Sa chapelle est dédiée à la Vierge et elle représente en fait le tiers du sanctuaire actuel. Son ancienne abside se trouve être l'entrée. L'ancienne fresque retraçant la vie de Marie a été perdue. Il subsiste en revanche des fresques du 15^e siècle qui représentent le Christ flanqué de Sébastien et Fabian, lequel, comme évêque de Rome, a été martyrisé en l'an 250.

Dans la nef, on peut admirer une représentation de Louis de Toulouse, ainsi que les saints Pierre et Paul. Sur le mur de droite, on découvre sainte Catherine. Sur l'autel, on trouve une représentation de sainte Anne, avec sa fille Marie. Les vitraux sont mis en valeur par une œuvre de Letizia Giuliani représentant la construction du couvent par les frères de la Réforme franciscaine et leur bienfaitrice Filippa et son fils Giacomino.

La «grotte de François»

En dessous, on trouve une large fente dans la falaise rocheuse avec une vue sur la plaine. Ce lieu porte le nom de «grotte de François». Des historiens de la région prétendent, à tort, que François y a composé le Cantique de Frère soleil. En tout cas, à l'entrée, un panneau de bois avec le cantique y fait référence.

La vendange miraculeuse

C'est à la Foresta que se produisit le miracle qui nous est relaté dans les *Fioretti*, au chapitre XIX. En l'an 1223, François avait senti ses yeux devenir si malades que c'est à peine s'il pouvait s'en servir encore. Son ami et protecteur le cardinal Hugolin, qui demeurait alors en compagnie du pape à Rieti, lui écrivit pour l'engager à venir le rejoindre dans cette ville, où se trouvaient, parmi l'entourage pontifical, de très habiles médecins oculistes.

François, quittant la Portioncule, prit le chemin de Rieti. Lorsque les habitants de Rieti apprirent qu'il était dans l'église, il y en eut un si grand nombre qui se pressèrent pour l'y voir que la petite vigne dépendant du presbytère se trouva toute dévastée, avec toutes ses grappes arrachées. Ce qui irrita le prêtre vigneron: «Mon très cher frère, combien de vin te rapporte cette vigne, dans les années les plus riches? – Douze charges d'âne!» François lui dit: «Eh! bien, je te prie de vouloir bien souffrir patiemment que je reste encore ici quelques jours, car j'y éprouve beaucoup de repos et de paix; et je te prie également de vouloir bien, par amour pour Dieu et pour moi, son pauvre serviteur, permettre à tout le monde de cueillir de tes grappes. Et moi, au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, je te promets que ta vigne te rapportera, tous les ans, assez de vin pour en charger vingt ânes!» Le prêtre se fia à la promesse que lui donnait saint François et offrit sa vigne à la libre disposition de quiconque venait. Si bien qu'elle fut bientôt ravagée de telle manière qu'il y restait encore quelques pauvres grappes oubliées çà et là. Mais lorsque arriva le temps des vendanges, le prêtre cueillit ces quelques grappes et les jeta dans la cuve, pour les presser; et, tout à fait comme l'avait annoncé François, tant de vin se trouva pressé que le prêtre eut de quoi remplir vingt charges d'ânes d'un cru excellent! Cf. également à ce sujet la «Légende de Pérouse», chapitre XXV, dans la *Saint François d'Assise, Documents*, Editions franciscaines, Paris, 1968.

Photos: Adrian Müller



